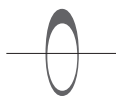


revue de création littéraire

LA BONANTE

2013



Cette publication a été rendue possible grâce au soutien du
Décanat des études de premier cycle et du Département
des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés
© LA BONANTE 2013

ISSN 0380-4860

TABLE

PRÉSENTATION Cynthia Harvey	
TEXTE Samuel Archibald	
MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES	
PREMIER PRIX	
<i>La fille en verre</i> Catherine Thériault	9
DEUXIÈME PRIX	
<i>Eux</i> Jessica Lavoie	10
TROISIÈME PRIX	
<i>Vaseline à une piastra</i> Stéphanie Tremblay	11
MENTION HONORABLE	
<i>Pylône singulier</i> Myriam Simard	12
MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES	
PREMIER PRIX	
<i>La boîte qui me ressemble</i> Christina Brassard	14
DEUXIÈME PRIX	
<i>Le joueur de Ioto</i> Rose-Line Brassat	19
TROISIÈME PRIX	
<i>Friedrich Carl Gustl Von Wannabe</i> (1892-1914) Paul Kawczak	23
MENTION HONORABLE	
<i>Temps froids</i> Isabelle Savard	28

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

<i>Apothéose</i> Cloé Bernard	34
<i>Chagrin pastoral</i> Benoît Racine	34
<i>Chair nuance</i> Yvan Giguère	34
<i>Cicatrice musicale</i> Mathieu Laberge	35
<i>Coup d'la vie</i> Érica Boivin	35
<i>Équinoxe</i> Manu Tranquard	35
<i>Et mousson corps</i> Pierre-Olivier Gaumond	36
<i>Étapes</i> Thomas Racine	36
<i>Je volais des oiseaux</i> Marie-Andrée Gill	36
<i>Le rang</i> Mariane Tremblay	37
<i>Le spleen d'la Racine</i> Carl-Keven Korb	37
<i>Mon armure</i> Frédérick Beaudry-Grenier	38
<i>Morne quotidien</i> Julie Boulet	38
<i>Rappel de la réalité</i> Laurie Girard	38
<i>Reflets féériques</i> Normand Lebeau	39
<i>Royaume, Terre d'accueil</i> Şükran Tipi	39
<i>Ton odeur est si bonne, douce révolution</i> Marc-André Labrèche	40
<i>Trahison mentale</i> Jessica Roy-Vachon	40

TEXTES RETENUS | TROIS PAGES

<i>Anatomie d'un meurtre</i> Pierre-Olivier Gaumond	42
<i>Ce que tu m'as laissé</i> Catherine Thériault	48
<i>Journal d'une découverte</i> Marie-Ève Bolduc	52
<i>La surprenante histoire du prince Billy McMasterson,</i> <i>de la princesse Simone de Bovary et, accessoire-</i> <i>ment, de la fée Cannibale</i> Carl-Keven Korb	56
<i>Les cafés et la vérité</i> Sabrina Veillette	63
<i>Marelle</i> Charlotte Moreau de la Fuente	67
<i>Ophélie</i> Alexandra Tremblay	71
<i>Pour t'emporter</i> Johane Thériault	75
<i>Revenir sans cesse</i> Yvan Giguère	78
<i>Tombeaux de l'éternité maternelle</i> Myriam Simard	80

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

| Cynthia Harvey |

La littérature est «en péril»¹, affirmait Tzvetan Todorov. «La littérature pour quoi faire?»², demandait à son tour Antoine Compagnon lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, question que connaissent bien les étudiants de lettres obligés de justifier le choix de leur discipline devant des parents et amis sceptiques ou frileux. Ce questionnement, fruit d'une société axée sur le profit, prend pour cible non seulement la littérature, mais également l'étude des humanités en général. La philosophe américaine Martha Nussbaum³ réagit à cette vague de scepticisme en avançant que l'étude des humanités est plus que jamais essentielle, car elle permet de développer les attitudes et les habiletés intellectuelles essentielles pour comprendre et intervenir dans le monde. Les études littéraires permettent en outre de mieux saisir l'autre au moyen de l'imagination narrative; elles invitent à un examen critique de soi-même, tout en favorisant l'ouverture cosmopolitique et le respect des minorités. Ce printemps, les étudiants de lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi ont manifesté concrètement leur engagement en se solidarisant avec le mouvement national des étudiants, en dépit d'un vent contraire qui soufflait à l'université. S'ils ont choisi de faire la grève et, ce faisant, ont perdu quelques cours de littérature, ils ont en revanche réalisé l'objectif principal du programme: le développement et l'exercice d'un sens critique. C'est pourquoi je me permets de profiter de cet espace pour souligner leur courage.

1. *Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

2. Publiée chez Fayard en 2007.

3. Voir entre autres *Cultivating humanity. A Classical Defense of Reform in Liberal Education*, Harvard University Press, 1997 et *Not For Profit: Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton University Press, 2010.

De nombreux débats ont eu lieu au cours de ce « printemps érable ». Au plus fort de la tempête, une étudiante de lettres a interrogé l'un de ses professeurs, car elle doutait de la validité de son choix de programme, de son choix de vie, devant le discours dominant sur l'utilité et la rentabilité. Ce professeur, M. Luc Vaillancourt, m'a permis de retranscrire ici sa réponse à la question « Comment l'étude des lettres peut être utile à notre société? » :

La réponse de l'idéaliste : l'étude des lettres est cruciale pour la société parce qu'apprendre à lire, c'est apprendre à penser, et apprendre à penser, c'est apprendre à vivre. J'entends par là que les compétences acquises à travers l'analyse et le commentaire des textes permettent de former des esprits critiques, capables de reconnaître les stratégies rhétoriques à l'œuvre dans le discours, et donc de former de bons citoyens qui ne se laisseront pas bernier par les politiques, publicitaires et propagandistes de ce monde, mais surtout, de libres penseurs qui, par leur maîtrise du langage, peuvent contribuer à conscientiser les autres sur des enjeux éthiques, esthétiques, historiques, sociopolitiques, et j'en passe, par leur plume (romans, essais, chroniques, articles) ou à travers la simple prise de parole (communications, conférences, discussions). Le littéraire est un herméneute qui sait lire le « livre du monde » et l'interpréter.

La réponse du pragmatique : l'étude des lettres est cruciale pour la société, parce qu'elle sert à former des chercheurs, pédagogues, professeurs de tous les niveaux, qui auront la responsabilité déterminante d'enseigner la lecture et la compréhension de textes aux gens de tous les métiers, mais surtout de transmettre un héritage intellectuel et culturel sans lequel nous ne saurions com-

prendre notre place dans le monde et y prendre une part active. Imaginez un instant des cours de français strictement voués à l'étude de la grammaire. Pensez-vous vraiment que nous pourrions espérer développer nos moyens d'expression et saisir toutes les nuances de la communication si nous étions privés de ces innombrables fictions qui nous permettent d'envisager tous les possibles?

La réponse de l'esthète et du philosophe : l'étude des lettres est cruciale pour la société, parce qu'elle ne sert à rien, et que dans un monde utilitariste, où tout doit servir la production, c'est un souverain remède à la folie générale que de pouvoir jouir librement de la *contemplation du beau*.

Les participants aux deux concours annuels de *La Bonante* répondent eux aussi, à leur façon, à cette question. Chaque année depuis plus de quarante ans, l'Unité d'enseignement en lettres reçoit des textes d'un peu partout à travers la province, des textes écrits par des gens qui croient au pouvoir des lettres. Je remercie chaleureusement tous les participants de cette édition ainsi que les membres du jury, mon collègue Luc Vaillancourt et l'écrivaine, étudiante et chargée de cours Sophie Torris qui se sont joints à moi. Je remercie également Michelle Côté et Christiane Perron qui ont préparé ce numéro avec tant de professionnalisme, le directeur du Département des arts et lettres, M. Mustapha Fahmi, et le Décanat des études de cycles supérieurs et de la recherche qui l'ont soutenu financièrement. À l'heure où nous nous questionnons sur le mode de financement des universités et sur la « juste part » qui revient à chacun, permettons-nous, avec cette publication des meilleurs textes de 4 lignes et de 3 pages, de répondre aux chiffres par des lettres.



MEILLEURS TEXTES
DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

LA FILLE EN VERRE

CATHERINE THÉRIAULT | CHICOUTIMI

C'est une fille en verre, qui joue à être moi.
Je reste derrière elle, sans bruit.
On demande comment elle va, elle va toujours
comme il faut. Elle est polie, comme un étang
gelé.
Et s'ouvre si on marche dessus. Elle est toute
tranchante, la fille en verre cassé.
Pour la consoler, je la peins parfois en bleu.
Elle fait un beau vitrail, que je peux pendre à la
fenêtre.

DEUXIÈME PRIX

EUX

JESSICA LAVOIE | JONQUIÈRE

Il y avait elle. Il y avait lui. Leur corps brûlant de passion, leur regard défiant l'interdit. Il y avait leurs nuits blanches, leur chambre au cinquième étage et l'ivresse d'un amour qu'ils savaient éphémère. Une nuit, la porte 506 fut forcée dévoilant ce trésor qu'ils prenaient tant de soin à cacher. Dorénavant, il y a elle, il y a lui et entre eux il y a la réalité.

TROISIÈME PRIX

VASELINE À UNE PIASTRE

STÉFANIE TREMBLAY | JONQUIÈRE

Vaseline à une piastra / Doigts gras sur ta
photo/ visage surexposé.
Des saisons de peaux sèches, j'allume. Cinéma
du matin, TVA sans raison.
Sens mon haleine de *mush* pis les contes de Walt
Disney que tu te fais à mon sujet.
Flashe tes lumières en levrette au pied du lit.
Déconnecte ton con. À demain.

MENTION HONORABLE

PYLÔNE SINGULIER

MYRIAM SIMARD | CHICOUTIMI

Clair génie du vent viendras-tu, avec moi, marcher sans tourment, rue du Jour, et soupirer, avec tendresse, dans le ventre des montagnes où tourbillonne le violet de l'ivresse de l'alchimie des racines en résistance sur une feuille d'or instable? Petite fille, en robe de mousseline, enchaînée de bracelets d'ombre, j'assisterai au déchiffrement du monde depuis les fenêtres paresseuses de l'usine des espoirs, pylône de la vie singulière.

MEILLEURS TEXTES
DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

LA BOÎTE QUI ME RESSEMBLE

CHRISTINA BRASSARD | MONTRÉAL

Cette boîte-là, disposée par terre et appuyée contre le mur, n'a rien d'une vieille boîte destinée à la poubelle. Elle attend seulement son propriétaire depuis près de quatre mois. Seule pour l'instant, elle va demeurer dans cet appartement situé sur le boulevard Saint-Laurent, environ entre Laurier et Saint-Joseph, jusqu'à ce que quelqu'un vienne la chercher.

C'est sans aucun doute une boîte en carton, utilitaire, style Bureau en Gros; idéale pour l'emballage, l'entreposage ou le déménagement, mais pas trop pratique par temps pluvieux. La boîte contient sûrement ce qu'un littéraire digne de ce nom a de plus précieux: des livres. Puisque son propriétaire est dix-neuviémiste, j'imagine la boîte pleine de grandes œuvres poétiques d'écrivains français tels Mallarmé, Baudelaire et autres génies du siècle. Ces bouquins sont probablement publiés format poche, édition Gallimard, parce que tout le monde sait que les dix-neuviémistes n'ont pas de quoi investir dans les Pléiades. Comme le dit la brise marine: «La chair est triste, hélas! Et ce gars-là a déjà lu tous les livres de la collection de poche de chez Gallimard».

Pour sa part, l'appartement est sans doute fraîchement rénové de l'intérieur, même s'il paraît un peu vieilli de

l'extérieur. La personne qui y réside est probablement du type Science politique ou Développement international et elle détient probablement tout ce qu'une femme de trente-quatre ans a pu recueillir depuis les dernières longues années de sa petite vie.

Sans doute est-ce après un bon deux ans de dur labeur que le couple a flanché comme on dit et que ladite boîte est restée là, par terre, seule comme Gregor Samsa dans sa chambre lorsqu'il devient un monstre aux yeux de sa famille ou comme Edmond Dantès dans sa geôle après s'avoir fait trahir, dénoncé et enfermé. Je répète souvent «sans doute» puisque je ne sais pas tout. Je n'ai pas pu tout savoir. Même si j'ai tenté d'en savoir plus, je n'en connais que peu. Vous voyez bien que je n'ai rien d'un Sherlock Holmes et encore moins du prototype de l'enquêteur C. Auguste Dupin. Je ne réussis jamais à savoir entièrement tous les faits d'une histoire. Le monde me fait confiance, mais juste à moitié.

Je sais, par contre, que si la boîte parlait, elle me dirait ceci: «Il ne faut pas être en couple. Le couple, ça fait mal» ou encore: «Si je n'étais pas une boîte, je ne voudrais pas être une femme et encore moins un homme». Je sais aussi que si elle est là, par terre, seule, c'est parce que l'ex-conjointe de son propriétaire ne veut plus rien entendre de lui. Elle ne répond plus aux messages qu'il lui envoie. «Elle fait la pimbêche» selon lui. Comme si le fait d'utiliser la forme substantive au lieu de la qualificative l'excusait de la traiter de prétentieuse. Je me dis que, si elle ne veut plus le revoir, elle a sans doute ses raisons. Et j'aimerais avoir sa version. Elle aurait certainement des nuances à ajouter à mon texte.

Présentement dans ma cuisine, avec Renaud comme musique d'ambiance et ma colocataire absente, je réfléchis à l'importance de cette boîte dans ma vie. Pourquoi cette histoire qui ne me concerne pas, mais qui concerne plutôt l'un de mes anciens superviseurs de maîtrise, un jeune dandy de Mont-Royal, m'intéresse-t-elle autant ?

Je réfléchis. Un temps.

Pour tout vous dire, après courte réflexion, je comprends que cette boîte-là a quelque chose de spécial pour moi : elle a changé ma vie. Je ne dis pas ça pour faire la fine et rendre mon histoire plus palpitante, je dis ça parce que c'est vrai. J'ai vingt-quatre ans et je vois bien que ma vie part dans tous les sens. Un jour je pense comme ça, l'autre jour je pense comme ci. Un jour je fais cela, l'autre je fais ceci. Ma vie est semblable à une cafetière style Brew Central de Cuisinart qui coule le matin : ça sent bon, c'est chaud, mais ça fait un drôle de bruit. En fait, ma vie est semblable à cette boîte-là qui, seule, est remplie d'un savoir vieilli. Cette boîte subit l'attente, vit l'oubli, contient de la poésie.

Je suis semblable à cette boîte qui t'attend.

J'attends le jour où l'on va partir loin, ensemble, tous les deux. Quitter cette vie pour une autre. Quitter tout et vivre autrement. J'attends le jour où tu vas décider qu'il est temps pour nous de partir. Mais ce jour n'arrivera pas. Je vais rester là, seule, appuyée contre le mur de mon existence. Toi, tu vas travailler, corriger et devenir. Moi, je vais écrire, m'éparpiller et m'ennuyer à faire des choses qui ne me plaisent pas. Ce qui importe, c'est ce que tu m'as fait comprendre, est que nous devons être pour exister.

Mais je ne veux pas être. Je veux vivre. Et je veux le faire

avec toi. Or, présentement je suis seule dans un appartement rue Drolet, je t'attends, tantôt en lisant Nelly Arcan, tantôt en regardant Tu m'aimes-tu ? avec le beau Sébastien Huberdeau. Pendant ce temps, tu es à quelques kilomètres d'ici (500 km; ajoute 380 devant le nombre et c'est la même distance qu'entre la terre et la lune), tu dois dormir. Je me dis: «Je ne veux pas être cette boîte-là qui vit seule le déchirement d'un couple». Et j'espère que tu viennes me chercher. C'est pourquoi j'écris cette histoire, pour que tu m'entendes et que tu viennes me chercher. Pour que tu la lises et que tu te dises: «j'ai foiré».

Ma vie a changé. Maintenant, je comprends mieux ce que je veux. En imaginant la boîte, là, par terre, dans cet appartement boulevard Saint-Laurent, entre Laurier et Saint-Joseph, à attendre, je me suis vue moi dans la même situation. J'ai partagé son désarroi. Je me suis imaginée à côté d'elle. Seule avec elle. Dialoguant. Échangeant. Lui expliquant que même par terre il est possible de se relever. Qu'il vaut mieux avoir de la poésie en soi que de la vitre cassée.

J'aimerais que le propriétaire de cette boîte aille la chercher elle aussi.

J'aimerais ne pas avoir besoin de lui écrire une seconde fois pour lui dire d'aller récupérer sa boîte. La première fois, on s'était mis d'accord. On s'était dit qu'ensemble nous pourrions la sortir de l'appartement. Je lui ai montré que ça me ferait plaisir de lui rendre service: à lui, à elle et à la boîte. Que je lui voulais du bien. C'est ça que je lui ai dit. Et pourtant, il reste aujourd'hui silencieux. Et je me demande ce qui s'est passé entre eux. J'imagine que la boîte n'attend plus de la même manière qu'à cette minute même je n'attends plus moi aussi.

Je n'aime pas les métaphores filées. Je n'ai jamais aimé les métaphores filées. Je ne vois pas pourquoi j'ai fait cette métaphore filée d'une boîte qui me ressemble. Mais, j'ai mis ma tuque rouge aujourd'hui et je suis allée me promener. C'est l'automne et ça sentait bon. J'ai marché près de Laurier et de Saint-Joseph. Et je l'ai vue, seule sur le balcon.

DEUXIÈME PRIX

LE JOUEUR DE LOTO

ROSE-LINE BRASSET | QUÉBEC

Dans le centre historique de Quito, à 2850 mètres d'altitude, se dresse une cathédrale construite sur les ruines d'un temple inca. Mariant avec brio l'architecture espagnole et l'art indigène, elle abrite le tombeau d'Antonio Jose de Sucre, le général qui proclama l'indépendance du pays. Tous les jours, sur la grande place située juste en face, Indiens, Métis et touristes mêlent joyeusement leurs pas au rythme de la *cumbia* que diffusent des haut-parleurs cachés sous les étals des petits commerçants. Il y a quelques années, Ignacio Gonzalo Rodriguez y vendait les paniers confectionnés par Carmela, sa femme bien aimée.

Au petit matin, il fait froid et les passants traversant la place à pas pressés ne lui portaient guère attention, malgré l'air inquiétant que lui conférait un œil voilé par une cataracte non soignée. C'était l'heure à laquelle notre ami osait rêver d'une bonne journée. Autour de midi, le soleil tape, les touristes abondent et les marchands font généralement de bonnes affaires. Pour Gonzalo, le rêve se transformait en prière. À quinze heures, il faisait le compte des piécettes empochées, rassemblait ses paniers et entrait dans l'église, tête baissée. Là, il implorait le pardon de la Vierge, de sa grand-mère, voire du général de Sucre lui-même, pour le peu de foi dont il s'était rendu coupable par le passé. Il se dirigeait ensuite vers *La Mariscal*, sa ta-

verne préférée. Le vendredi, il s'arrêtait d'abord chez le marchand de journaux pour acheter un billet de loto.

La nuit tombée, il rentrait à la maison en titubant. Sa douce moitié lui réclamait le reste de ses gains de la journée et, le vendredi, son billet de loto. Il obtempérait sans rechigner, engouffrait sa pitance en trois bouchées avant d'aller se coucher. Allongé, il tournait et se retournait en soupirant. Sept ans que la femme ne le laissait plus s'approcher... Il lui arrivait de se relever au milieu de la nuit pour s'agenouiller au pied du lit et prier son *abuela*, sa grand-mère décédée : « *Por favor abuelita, dame otros números!* »

La grand-mère de Gonzalo avait été fort pieuse en son temps même si, en raison de ses origines incas, on lui avait parfois reproché d'user de sortilèges. Dans les années 1920, sa beauté lui avait valu d'épouser un métis fortuné. Leur unique fille, la maman de Gonzalo, avait ensuite uni sa destinée à celle d'un prospère commerçant de pure ascendance espagnole. Une remarquable progression dans l'échelle sociale s'il en est ! Malheureusement, rien chez le fils issu de cette union ne rappelait son honorable papa. Enfant, Gonzalo ne quittait pas d'une semelle sa grand-mère; trotinant derrière lorsqu'elle se rendait au marché et s'asseyant tout près lorsqu'elle préparait à manger. À l'adolescence, elle l'avait encouragé à étudier les arts plutôt que le commerce et, lorsqu'il eut vingt ans, c'est encore elle qui l'avait incité à se marier. Gonzalo n'eut jamais la bosse des affaires, au grand désespoir de son père. Sept ans après la mort de ce dernier, le jeune marié avait perdu presque tous les biens dont il avait hérité. Mais c'est au décès de la mère-grand que les ennuis avaient vraiment commencé.

Enceinte de sept mois, Carmela perdit ses eaux la nuit de la disparition de la *abuela*. La grossesse avait été difficile mais l'accouchement s'avéra un cauchemar. Par miracle, on put sauver la mère, mais il en fut autrement de l'enfant. Folle de douleur, la jeune femme se détourna de son mari, lui reprochant avec aigreur leur misérable niveau de vie. Une nuit de pleine lune, Gonzalo avait rêvé de son *abuela* disparue. Le regardant tendrement, la vieille avait égrené une série de numéros dont le jeune homme n'avait pas immédiatement compris la signification. Au matin, il avait raconté son rêve à sa femme. Fortement impressionnée, celle-ci l'avait convaincu d'acheter un billet de loto. En bon mari, il avait promis puis... avait oublié. La semaine s'était écoulée sans que son rêve ne lui revienne à l'esprit si bien que le soir fatidique, il avait omis d'arrêter chez le marchand de journaux avant de passer le seuil de sa taverne préférée. Lorsqu'il était rentré chez lui, Carmela savait déjà que les numéros dictés par la *abuela* formaient la combinaison gagnante du loto! « Donne vite le billet », avait-elle réclamé.

Réalisant que son mari avait négligé de se procurer le précieux bout de papier, Carmela, l'avait roué de coups. Gonzalo y était habitué mais au lever du soleil, réalisant que son œil droit s'était voilé pendant la nuit, il avait compris avec horreur que son *abuela* aussi l'avait puni!

Cela s'était passé sept ans auparavant et, depuis, l'humeur de Carmela n'avait cessé d'empirer. Elle le réveillait brutalement à l'aube, lui servait son petit-déjeuner en grommelant puis s'installait pour tresser des paniers à longueur de journée. Le désespoir de Gonzalo, lui, n'avait cessé de grandir. Alors qu'il songeait de plus en plus souvent au seul moyen d'en finir, seul son orgueil arrivait à le retenir. Il entendait alors la voix de son père se vanter d'avoir dans

les veines un peu du sang du général Sucre : « Les hommes de la famille, disait-il, ne baissent jamais les bras. » Fort à propos, le paternel avait légué à Gonzalo un pistolet espagnol datant de la fin du XVIII^e siècle, décoré de motifs floraux poinçonnés sur fond d'or. Notre ami se plaisait à imaginer que l'arme avait appartenu au général lui-même et que l'objet, symbole de richesse et de puissance, pourrait bien attirer la chance s'il prenait l'habitude de le porter.

Un vendredi soir de pleine lune, une fois son billet de loto acheté, Gonzalo entra au Mariscal avec l'intention de dérober au tenancier sa recette de la journée. Tirant son pistolet de la poche gauche de son manteau, il hurla aux clients de ne plus bouger avant de plonger sa main droite dans le tiroir-caisse. Furieux, le tavernier lui sauta dessus. Le malotru perdit pied et tomba en avant, le pistolet armé appuyé contre son flanc. Lorsqu'il appuya sur la gâchette dans une vaine tentative pour se relever, il ne ressentit d'abord qu'un pincement léger. C'est en croisant le regard effrayé de ses habitués compagnons de beuverie qu'il comprit qu'il était cuit.

Dans un ultime geste de solidarité, ses copains ramenèrent le corps de Gonzalo jusque chez lui. Le tirage de la loterie venait à peine d'être annoncé et l'excitation était à son comble dans la maisonnée. Pour la deuxième fois en sept ans, les mêmes numéros avaient été tirés. Carmela se précipita à la rencontre de son mari. « *Nooo!* » Se penchant sur le corps inanimé, elle entreprit de fouiller les poches du pantalon usé. Avec un soulagement sans égal, elle mit enfin la main sur le billet gagnant de la loterie nationale. Gonzalo prit-il ombrage de sa joie ? Je ne sais pas, mais c'est ce moment-là que choisit le Guagua Pichincha pour faire entendre sa voix. Pour la première fois depuis 1663, toute la nuit, le grondement du volcan répondit en écho au rire de la femme d'un pauvre sot.

TROISIÈME PRIX

FRIEDRICH CARL GUSTL VON WANNABE (1892-1914)

PAUL KAWCZAK | CHICOUTIMI

Friedrich Carl Gustl Von Wannabe vit le jour par une froide nuit de février 1892 dans le château familial de Kirchsenneuscwhanschfrastschenstein, au cœur d'une Bavière encore gothique sur laquelle l'oktoberfest n'avait pas encore attiré l'éclairante attention du reste du monde. Croyez-le ou non, mais quand elle perdit les eaux, sa mère prenait un bain, ce qui fit qu'elle ne s'en rendit pas compte. Soudainement saisie de ce qu'elle prit pour le spasme douloureux d'une violente colique, la mère voulut se rendre à la toilette. « Misère de Dieu! » se dit-elle, et elle n'avait pas tort, car la cuvette tant désirée se trouvait à l'autre bout de la vaste demeure. La robuste Prussienne sortie d'un saut du bain, courut nue à travers le château, glissant plus d'une fois sur le marbre froid, tant et si bien que les chocs répétés avaient fait progresser le travail de la mise à bas et que la tête du jeune Friedrich Carl Gustl pendait littéralement du cul de sa mère quand le baron Von Wannabe vit passer en courant sa bien-aimée, nue et déjà couverte de bleus, sur les peaux d'ours qui recouvraient le sol de l'immense salle des chevaliers où, irradié de la douce chaleur d'un puissant foyer et savourant la douce ivresse d'une forte bockbier, il parcourait lentement les légères pages en vélin d'une Bible luthérienne. Dans sa panique, la baronne n'avait pas entendu les cris désespérés de l'enfant qui ne tenait plus à la matrice originelle

que par un pied; dans sa hâte, la jeune mère ne pensait qu'à déposer au plus vite ce qu'elle pensait être un énorme étron. Ainsi Friedrich Carl Gustl Von Wannabe naquit-il dans la cuvette du château familial, et la panique ayant relâché pour de vrai les intestins de la mère, ce ne fut pas de douces larmes de joie qu'il fut premièrement arrosé.

Unique descendant de la lignée des Wannabe, famille de hobereaux, petite noblesse campagnarde qui avait toujours envié la grande, Friedrich Carl Gustl fut pourtant élevé loin des convoitises qui font les amusements et les drames de sa caste. Croyez-le ou non, il n'y eut pas d'enfant plus doux que ce petit teuton surprotégé, fils d'un siècle à l'agonie et dont la chrétienté pouvait sembler compromise par l'improbable baptême dont il fut la victime. Friedrich Carl Gustl était non seulement un enfant calme, mais un enfant génial. À l'âge où la plupart des enfants élaborent dans leur petit cerveau stupide les bases d'un égoïsme primaire, Friedrich Carl Gustl ambitionnait un accomplissement supérieur : devenir peintre. De sa production infantile, il ne reste que peu de traces, si ce n'est cette émouvante aquarelle, *Grosse femme à la choucroute*, représentant sa mère, et qui est restée conservée dans les archives familiales.

Les années passent au château de Kirchseneuschwhanschfrastschenstein, le temps s'écoule, paisible, jusqu'à la dramatique année 1907. Cette année-là, Friedrich Carl Gustl perd sa mère, perd son père, mais persévère. C'est avec la frénésie orphique de celui qui a perdu ce qu'il aime qu'il peint de mémoire, inlassablement, les portraits de ses parents dont la mort fut un tel paroxysme de l'atroce, que je ne peux ni la dire, ni la décrire, mais seulement, pour les esprits que la curiosité tourmente, dire, croyez-le ou non, qu'elle impliquait un gros cheval de trait, un

piano à queue, deux litres d'huile de friture bouillante, un poème de Novalis, et cet objet honteux dont les plus pervers d'entre nous se chuchotent le nom à l'oreille en prononçant les mots proscrits de «god-ceinture».

Trêve de ces grivoiseries macabres, le jeune Wannabe n'avait pas abandonné la peinture! Abandonnant la série de portraits de ses parents disparus – dont sont issus des chefs-d'œuvre tels que *Petit homme grosse bière ou encore Grosse femme et saucisses de Francfort* – le jeune peintre vend le château familial et part s'établir à Vienne, où il est reçu à l'Académie des Beaux-arts.

Oh terrible Muse! Mère impitoyable des arts! De quels présents divins récompenses-tu tes fils pour qu'ils t'immolent leurs printemps! Comme Friedrich Carl Gustl a dû t'aimer durant ses années viennoises, à l'abri de son atelier, mettant au point la technique nouvelle qui, espérait-il, devait lui permettre d'accéder à la gloire immortelle! Comme Friedrich Carl Gustl Von Wannabe a dû t'aimer, oh muse, pour décider, en dépit de l'avis de tous, de peindre avec les oreilles! C'est en effet durant ses premières années viennoises que le jeune Wannabe développa sa révolutionnaire peinture auriculaire, se faisant par là même renvoyer de l'Académie pour incompétence fondamentale.

À la tête d'une considérable fortune, Friedrich Carl Gustl, souhaite cependant vivre la vie de bohème et de misère des rapins de son époque. Il partage une chambre avec un autre aspirant peintre, un certain Adolf Hitler. Adolf Hitler est imbécile, taciturne, paresseux, hait le monde entier à l'exception de sa mère et de Wagner, mais possède aux yeux de Friedrich Carl Gustl Von Wannabe cette suprême qualité de dire du bien de sa peinture auriculaire, et d'être

le seul à le faire. Il existe au moins, de Wannabe, deux portraits auriculaires connus du misérable Autrichien : *Chemise brune et rottweiler* et *Petite moustache imbibée de lait*.

Et la vie passe. Adolf peste en sirotant un café amer, Friedrich Carl Gustl transforme ses oreilles en choux-fleurs de pus à force de les frotter, pointiller, appliquer, truellet, égoutter, sur les surfaces rugueuses de toiles bon marché. Le soir, les deux artistes retrouvent des amis artistes; Ziegfried Zutelkircher, manchot sculpteur, Hans Zurtl, tatoueur pour chiens, Mikail Kourtchik, émigré ukrainien, mystique amateur et néanmoins ardent, et Michel Michel, poète franco-belge pré-dada-surréo-futuriste, que l'on retrouvera mort quelques années plus tard, dans les toilettes du *Cabaret Voltaire*, la tête dans le cul, littéralement. Les soirs où ils se retrouvent, les amis sont heureux, car la recherche effrénée de reconnaissance qui les tourmente nuit et jour les laisse alors en paix. Durant ces quelques heures, ils ont de l'espoir, ils ont des rêves, et sans le savoir, ils réalisent ce à quoi ils aspirent : ils ouvrent leurs cœurs.

Mais nulle destinée baptisée dans une cuvette de toilettes souillée ne peut connaître le doux bonheur de l'accomplissement et de la réussite. Friedrich Carl Gustl Von Wannabe devait mourir jeune. Trop jeune. Le jeune homme était fumeur, et fumait en peignant, badigeonnant ses oreilles de peinture, prenant une bouffée de cigarette, badigeonnant ses oreilles de térébenthine, alternant avec une autre bouffée, badigeonnant ses oreilles de peinture... Jusqu'au jour où il badigeonna sa bouche de peinture et mit le feu à ses oreilles imbibées de térébenthine avec sa cigarette. Pris de panique, les oreilles en feu, Friedrich Carl Gustl courut à la fontaine du coin de sa rue qu'il n'atteignit jamais. En chemin, il fut percuté par un gros cheval

de trait. «Un très gros cheval de trait» dirent les témoins. Un passant accourut, et recueillit le dernier soupir du dernier descendant des Wannabe aux oreilles fumantes. D'un baiser sur le front, il apaisa l'âme ardente du jeune bavarois. Cet homme s'appelait Egon Schiele, il était également peintre. Il n'avait lui-même plus que quatre ans à vivre. Nous étions en 1914. Quelques mois plus tard, la Première Guerre mondiale commençait. Elle allait engloutir des millions de vies. S'il n'y a de tout ça qu'une chose à retenir, c'est ceci : ne faites jamais la guerre. JAMAIS.

MENTION HONORABLE

TEMPS FROIDS

ISABELLE SAVARD | REPENTIGNY

Dehors, il fait froid. Le vent tente de me faire basculer en soufflant sa colère. On dit qu'il pince et qu'il gifle. Moi je crois plutôt qu'il mord. Mon corps est raide et glacé. Je suis vieux. Je ne crois pas avoir été jeune. Je n'ai pas le souvenir d'une berceuse ni celui d'une berçante. Parfois, les gens racontent qu'ils ont le cœur lourd. Ils en ont de la chance, car le mien est vide. Si le choix s'offrait à moi, j'aimerais y déposer un peu de peine plutôt que du rien. Du vide, de l'espace, de la place, j'en ai à donner depuis longtemps. Depuis que j'ai cessé de compter mon âge sur les doigts d'une seule main j'ai fait du grand ménage. J'ai enlevé tous les meubles, la peinture et les tapis. J'ai tout jeté pour être certain qu'on ne briserait jamais plus rien. Rien à briser, rien à voler. Je n'ai même plus de lit pour me reposer, plus de divan pour rêvasser, plus de vêtements pour m'envelopper. Aujourd'hui je marche dans l'immense maison qu'est la rue. Je suis libre.

Personne ne vient me retrouver la nuit dans mon lit, je n'en ai plus. Personne ne touche mon corps de petit garçon, car je n'en ai plus. Ce corps est maintenant celui d'un homme et il est tellement gelé que je ne sens plus rien. Si on me touche c'est uniquement contre de l'argent. Avec cet argent j'évacue au fur et à mesure. Je suis un tel néant que parfois je n'arrive plus à penser. Je manque de

mots et cette sensation est absolument délicieuse. Ne plus réfléchir constitue en soi le seul plaisir que je veux bien m'accorder. Je ne cesse de le répéter à Alex, celui qui est payé pour être mon ami. Un type fort sympathique, le parfait travailleur social. Malheureusement, il veut m'aider à sortir de la rue. Il veut me foutre à la porte de ma propre maison. Me sortir de chez moi pour aller où? Personne n'attend mon retour. Je n'ai pas de gentille maman pour me cuisiner mon repas favori. Il n'y a pas de gentil papa pour trépigner d'impatience, un ballon entre les mains, en guettant mon arrivée par la fenêtre. Ma mère est tellement gelée qu'elle ne se souvient plus de moi et mon géniteur ignore qu'il s'est un jour reproduit. Le beau-père qui aimait bien les petits garçons me trouverait trop vieux et a très certainement assassiné l'enfance d'un autre petit bonhomme. Je n'ai jamais eu d'amis. Soit on me tabassait, soit je faisais tout pour qu'on m'ignore. Allez savoir ce qui a fait le plus mal. J'ai quitté tout ce beau monde pour la rue et on vient me dire que la rue ne veut plus de moi? Je me retrouve devant rien alors que je ne suis que du vide.

Je m'assois contre un mur. J'adore les murs. Je peux m'y appuyer ou encore disparaître derrière. Ils sont toujours là à m'attendre. J'allume une cigarette et j'observe les gens. Si certains marchent avec l'air absent, d'autres joggent et peinent à respirer. Seule caractéristique commune à tous: Ils ne me voient pas. Personne ne pose ses yeux sur moi. Parfois j'ai l'impression d'être un mort redescendu pour accomplir une mission. Malheureusement, on a oublié de m'expliquer ladite mission. J'erre donc entre les voitures et les métros à la recherche d'un indice quelconque me permettant d'accomplir je-ne-sais-quoi. Un peu trop flou comme mode de vie. Hier, Alex m'a donné un défi: Dépenser dix dollars autrement que pour me nourrir ou me geler. De plus, cet achat doit me procurer du plaisir...

Wow! Félicitations pour tes beaux efforts cher Alex, mais je n'ai même pas envie d'essayer. Du plaisir! Non merci.

De l'autre côté de la rue, je vois une fillette de cinq ou six ans. Elle s'arrête pour ramasser un morceau de papier coloré qui ressemble à un emballage de nourriture. Toute son attention est aspirée par ce détritrus qui sous son regard prend des airs de trésor. Elle le plie et le glisse dans sa poche. Levant la tête, elle regarde autour d'elle cherchant quelque chose ou quelqu'un. Sans qu'on s'y attende, elle traverse en courant, faisant fi des voitures impatientes. Sans doute grâce à la protection d'une bonne fée elle s'en sort indemne et recommence à gambader, tout à fait inconsciente du danger qu'elle vient de courir. Je la regarde, envieux de cette absence de peur, envieux de cette désinvolture qu'elle perdra malheureusement trop tôt. Personne ne semble l'accompagner, aucune main ne vient se refermer sur son petit gant pelucheux. Ses joues, rosies par le froid, brillent comme deux pommes bien mûres. Elle ramasse un autre papier qu'elle insère maladroitement dans sa poche déjà pleine. À ma hauteur, elle s'arrête et me dévisage comme seuls les petits savent le faire, sans ce filtre qui brouille la vue.

- Elle est drôle ta tuque! Elle éclate de rire et se remet à gambader.

- Petite sauterelle! Comment tu t'appelles? Elle s'arrête et se retourne en riant.

- Non! Je ne suis pas une sauterelle! Je m'appelle Sofia. Toi?

- Maxime

- Comme mon voisin! Il va à la maternelle et il mange toujours des bananes!

- Est-ce que tu es toute seule?

- Non. Ma maman est dans une boutique. Quand ma ma-

man achète des vêtements c'est long! Attends-tu ta maman toi aussi?

- Non

- Ah... J'ai faim. As-tu des biscuits?

- Non.

C'est à ce moment qu'un petit courant électrique prend vie dans mon cerveau, irradiant jusque dans mon ventre. Je ressens quelque chose. Quelque chose de nouveau, d'in-définissable, ressemblant à une envie. Je suis mû par la force d'une main gigantesque qui tire mon manteau, pourtant bien accroché à la brique. Je me lève et de ma bouche s'échappe un bouquet de mots privés de lumière depuis trop longtemps. Ils volent jusqu'aux oreilles de la gamine et deviennent sourire.

- Attends-moi ici. Je reviens.

J'entre alors au petit café situé juste à côté pour y acheter un chocolat chaud et des biscuits. Le serveur me sourit machinalement, puis son sourire s'éteint à la vue de mes vêtements. Il retrouve son calme au contact rassurant du billet de dix dollars que je lui tends. Je saisis le sac qui sent si bon et retourne à l'extérieur, sans oublier de profiter de la vue. Regarder dehors au travers une vitrine est un grand privilège. Sofia n'est plus là. J'imagine que ses petits pieds ont été pris d'un incontrôlable besoin de bouger ou encore que sa mère est revenue la récupérer. Cette fois, c'est une petite morsure que je ressens, une délicate sensation qui s'appelle de la déception. L'impatience s'était fauflée dans ma grande pièce vide et avait commencé à prendre ses aises. Au moment où je m'apprête à tout jeter à la poubelle, j'entends une petite voix crier :

- Coucou Maxime!!!

Je lui offre alors le sac qu'elle ouvre en sautillant sur place. Elle dévore les biscuits et attaque ensuite le chocolat. Elle se brûle légèrement les lèvres à son contact, mais s'en formalise à peine.

- C'est le meilleur chocolat chaud que j'ai bu de toute toute toute ma vie!!!

Elle m'entoure alors les jambes de ses bras chargés et me sert très fort. Je reste là sans bouger, ne sachant trop comment réagir. J'ose à peine imaginer l'interprétation que pourrait faire sa mère d'une telle scène. Je la repousse.

- Allez! Va rejoindre ta mère. Elle doit te chercher partout!

- Bye Maxime!!!

Je reprends la route en direction opposée. Nul besoin de m'attirer des ennuis. Je n'ai pas envie d'être pris pour une ordure. Je ne suis pas une ordure. Lorsque je vais revoir Alex, je lui raconterai le goût des biscuits. Lorsque je vais revoir Alex, je lui raconterai l'agréable brûlure du chocolat.

TEXTES RETENUS
QUATRE LIGNES

APOTHÉOSE

CLOÉ BERNARD | CHICOUTIMI

Assise sur une balançoire, une femme dans la vingtaine
tire la langue aux flocons, agitant les jambes au rythme
de ses rires.

Festin désaltérant d'une enfant.

Moi, observatrice près de la fenêtre; une tasse de café
apaisant les rides de mes mains.

CHAGRIN PASTORAL

BENOÎT RACINE | QUÉBEC

Ma vache est philosophe et libertine
Depuis qu'elle couche avec Emmanuel Kant.
Maintenant, les yeux pleins d'eau, je me gante;
Je sais qu'elle pense à lui quand je l'insémine.

CHAIR NUANCE

YVAN GIGUÈRE | CHICOUTIMI

Mes mots porteront en silence l'or de tes secrets
Malgré la grammaire si précise qui te réglemente
J'userai d'un verbe fou pour démystifier ta chair nuance
Décloisonner son sens, libérée du langage de ton corps.

CICATRICE MUSICALE

MATHIEU LABERGE | MONTRÉAL

Les mineures de ma solitude
Les majeures de ta présence
En harmonie
Mais sans portée

COUP D'LA VIE

ÉRICA BOIVIN | JONQUIÈRE

Tarifs mensuels
Faim perpétuelle
Décadence des sens
Capitalissance

ÉQUINOXE

MANU TRANQUARD | SAINT-FULGENCE

Nous avons cru qu'il s'était retiré pour l'éternité, las qu'il était d'effacer sempiternellement les amoncellements du vent, laissant derrière lui un désert sans dune et des roches luisantes, un mirage lisse d'absence que même les frères échassiers hésitaient à troubler. Quand glissant de la fin du monde, un cordon d'écume avala la terre. L'océan, lent mais inépuisable, reprenait possession de son dû.

ET MOUSSON CORPS

PIERRE-OLIVIER GAUMOND | ALMA

Écorché l'air qu'ici glisse
Sans broncher quand tout ressort
Expirer mon plus grand vice
Ma pleurésie, mon trésor

ÉTAPES

THOMAS RACINE | JONQUIÈRE

Manger des montagnes au petit jour
Rouler des chemins gâchés par le froid
Abstraire tes jambes dans un détour
Tu me manques plus que tu ne le crois.

JE VOLAIS DES OISEAUX

MARIE-ANDRÉE GILL | L'ANSE-SAINT-JEAN

sur tes mains douces je volais des oiseaux
et les chats lisaient des poèmes impossibles
sur mes lèvres pleines de gomme balloune

on dira ce que l'on veut
les papillons
ont des restes humains
dans le ventre

LE RANG

MARIANE TREMBLAY | CHICOUTIMI

Maille endroit, maille envers.
Maille endroit, maille envers.
Maille envers, maille endroit.
Détricoter, reprendre la maille.

LE SPLEEN D'LA RACINE

CARL-KEVEN KORB | CHICOUTIMI

l'espoir joue au mah-jong au bordel de l'Amérinde
Colgate, du Chinatown publicitaire gavé de carcasses
exquises

trop occupé, il est, occupé à perdre la face dans le cul; ô
convoitises, inexorables sphincters

et toi, et moi, on s'égare, on invente, nos yeux chargés de
crime battant décadence romaine

enfiévrés d'enfance encore vive, on se plaque,
désaccords de quinte diminuée, tritons de mer morte
prématurément où voguent les brise-glaces volages

MON ARMURE

FRÉDÉRIC BEAUDRY-GRENIER | CHICOUTIMI

Bien souvent, j'ai eu à passer inaperçu, afin d'éviter les prédateurs qui me voulaient du mal. Ceux-ci tourmentaient surtout mes réflexions, au point où je refoulais mes mauvais jours dans mon inconscient. Parfois, il est étrange de penser que mon armure est constituée de moments refoulés.

MORNE QUOTIDIEN

JULIE BOULET | LATERRIÈRE

Matin d'hiver,
Paysage blanc,
Journal gris
Et café noir.

RAPPEL DE LA RÉALITÉ

LAURIE GIRARD | CHICOUTIMI

C'est toujours difficile de perdre quelque chose. On n'a plus sa trace, plus de repère; on cherche, mais nulle part. La seule chose qui reste, c'est son souvenir et la certitude qu'on l'a perdu. C'est ça qui est moche en fin de compte.

REFLETS FÉÉRIQUES

NORMAND LEBEAU | LONGUEUIL

Somnolence du cygne

Relais du lotus

Stupéfiant ballet aquatique

Miroitements et échos infinis

ROYAUME, TERRE D'ACCUEIL

ŞÜKRAN TIPI | CHICOUTIMI

Des épinettes monumentales surplombant le Saguenay
jusqu'aux terres dorées de Saint-Prime,

entre Innus du Pekuakami, Défricheurs du berceau du
Lac, Bâtisseurs sur les traces des Vingt-et-un et Importés
venus de toutes terres par les Portes ouvertes sur le Lac,

sous le chant des outardes, le bruit aigu des maringouins
et portée par le vent du nord

...toujours je veux ar'ssoudre, chez nous.

TON ODEUR EST SI BONNE,
DOUCE RÉVOLUTION

MARC-ANDRÉ LABRÈCHE | CHICOUTIMI

Guidés par tes désirs
Ils crient le ciel d'exaucer tes vœux
Armés de tes paroles
Ils courent vers le changement

TRAHISON MENTALE

JESSICA ROY-VACHON | JONQUIÈRE

Aujourd'hui j'ai cru entendre ta voix
J'ai entendu tes mots: «À tantôt»
J'ai imaginé tes doigts sur ma peau
Le rêve était trop beau, mes yeux se sont remplis d'eau.

TEXTES RETENUS
TROIS PAGES

ANATOMIE D'UN MEURTRE,
OU LA COMPLAISANCE DE L'ARTISTE
PIERRE-OLIVIER GAUMOND | ALMA

Arrivée en scène d'un homme : Stéphane.

... Finalement, non. À bien y penser, j'aime pas vraiment ça comme prénom et on dirait qu'y en a pas vraiment qui collerait vraiment bien au personnage. Je vais donc l'appeler autrement, disons... Ah oui, l'homme se nommera « Carré ». Parce qu'il a... des lunettes carrées. Oh, je sais ce que vous vous dites, mais non : il n'y aura pas de femme nommée « Cercle ». Parce que les femmes m'emmerdent. J'veux dire, les femmes n'ont rien à dire à Carré. Parce qu'il est vraiment fade et moche et inintéressant. Moi-même, il ne m'intéresse pas. En fait, il ne m'intéresse tellement pas que je serais incapable de le supporter s'il faisait un gros monologue, c'est pourquoi ses répliques seront courtes.

Il jouera avec un autre homme, que je nommerai... Hexagone, par souci de logique. Ainsi, Carré et Hexagone arrivent et s'assoient face à face à une table de cuisine où se trouvent des effets personnels appartenant aux acteurs, qui ont tout simplement oublié de les mettre dans la loge, étant distraits et nerveux. Le metteur en scène, qui trouve emmerdant d'enlever tout cela devant les yeux ahuris des spectateurs, a donc, par un effet technique incroyable nommé « Écouteurs et micro », contacté la technique pour les engueuler pour ensuite leur dire de faire comme si de

rien n'était, car la scène requiert de toute façon une table. Tout cela se déroulant en coulisse, les spectateurs ne doivent pas avoir vent de ce chaos technique, sauf pour la première rangée, qui pourra ouïr la voix rauque et sèche du metteur en scène enragé.

Bon, le premier personnage va dire sa réplique, pis j'ai même pas eu le temps (ou l'espace) de vous expliquer ce qui se passe côté scénographie. Tant pis. Arrangez-vous. J'peux pas tout vous mettre tout cuit dans le bec.

CARRÉ

Ouf... C'pas facile.

HEXAGONE

De quoi?

CARRÉ

Ben... D'être heureux en général, là.

HEXAGONE

Pour toi? C'est sûr!

CARRÉ

Pourquoi ça?

À ce moment-là, Hexagone perd un peu patience parce que Carré est un imbécile fini. On se le cachera pas: c'est un raté. Pire encore, c'est un auteur. Ça, les gens dans la salle le savent pas encore et ils ne vont l'apprendre que tout à l'heure, à moins qu'un p'tit comique ait décidé de l'écrire dans le dépliant à l'entrée. Les didascalies peuvent donc être pleines de n'importe quoi sans que ça change quoi que ce soit. Sauf si quelqu'un lit au public toutes les

indications scéniques (mais faut avouer que les miennes sont pas tellement des indications, et elles sont encore moins scéniques; j'utilise ces mots juste pour éviter de redire encore «didascalie», parce que ça ferait redondant pas mal), ce qui serait relativement étrange. C'est pas censé être lu, ces affaires-là. Tout comme un dramaturge ne doit pas insulter le comédien ou le public dans ses didascalies... (Tant pis, au diable la recherche de synonymes de «didascalie») J'pourrais écrire une pièce où on lit les didascalies. Ça pourrait même être cette pièce-ci... Ou pas. J'te laisse décider. J'aime ça lancer des idées et ne pas les développer. T'as sûrement remarqué.

HEXAGONE

Ben là... Parce que t'es un auteur raté!

Ah... Finalement, la révélation de son métier d'auteur était pas placée bien loin. J'ai sûrement mis autre chose de plus «punché» ailleurs.

CARRÉ

Qu'est-ce que tu dis?

Tiens, vu que c'est un auteur, je vais l'appeler «Auteur», désormais. Il me semble que ça a plus de sens. Mais j'ai pas envie d'effacer, voyez-vous. Allez le faire vous-mêmes. Je suis un être paresseux.

AUTEUR

Qu'est-ce que tu dis?

HEXAGONE

Ben oui. Comment est-ce que tu veux être heureux?
Tu passes ta vie à raconter des trucs qui existent pas,

à inventer des histoires farfelues, à mettre tes propres personnages dans des situations que je souhaiterais même pas à mon pire ennemi...

AUTEUR

Ben là...

HEXAGONE

Essaye pas! T'es-tu capable de m'en nommer un seul qui va pas vivre de gigantesques mélodrames? Une fille qui hait son père qui est mort, un homme qui est obsédé par la fin du monde... C'pas l'extase, dans tes livres!

AUTEUR

Mais oui, mais je peux quand même pas écrire le récit de quelqu'un qui est simplement heureux et qui n'a pas de côté sombre! C'est plate!

HEXAGONE

J'te dis pas d'écrire ça! J'suis ben d'accord avec toi que ce serait plate pour mourir. Dès que tu te mets à écrire de quoi, c'est normal que y'ait du noir un peu! Mais viens pas te plaindre que ta vie est plate ou que t'es pas heureux par après! Là, je suis pas en train de dire que t'as pas le droit d'être malheureux, c'est ben correct, mais j'veux pas t'entendre le dire.

AUTEUR

Comment ça?

HEXAGONE

Parce que t'as décidé d'être auteur. T'as décidé ton malheur. Ça vient ensemble, ces affaires-là. Tu sais, y'a une de mes amies qui m'a déjà dit que pour devenir un

grand homme, faut avoir vécu le vrai malheur dans sa vie. Ben pour être auteur, il faut le vivre. Et le traîner avec soi en permanence. Ils ont tous des gros drames de vie qui vient les polluer... Et les faire naître comme artistes. Quand ça arrive, ben ils ont deux choix: crever ou dépasser c'qui faisait d'eux des hommes normaux. T'sais, on parle souvent du péché originel? Eh bien les auteurs ont le leur. Leur propre Malheur, leur propre Crime qui les pousse en dehors de l'Éden, qui leur fait débouler les escaliers de l'Enfer. Pis qui dit «Crime» dit victime... et criminel. Et ça, c'est le choix qu'ils ont. Ils sont lequel? La réponse est pas importante, mais dans les deux cas, ça leur lance une malédiction. Une grande malédiction qui les transforme en dieux des lettres en les lançant dans le Styx. La meilleure plume, c'est la plume des damnés.

AUTEUR

Je peux pas encore bien écrire, alors.

HEXAGONE

C'est sûr, mais c'est pas nécessairement une mauvaise chose. T'as le choix, comme j'te disais: vivre heureux ou écrire. J'pense que t'es mieux de...

Auteur a sort un revolver de sa poche. J'en ai marre de l'autre personnage qui croit tout savoir. Il est temps qu'il crève. Vas-y, Auteur. Tue-le.

AUTEUR

J'ai pas besoin de ton avis sur ce qui est mieux ou pas. Je sais c'que j'veux.

Allez. Tire.

HEXAGONE

Eh bien vas-y, alors. Écris. Et souffre.

TIRE! TU VAS FAIRE FEU, OUI OU NON?

AUTEUR

Désolé.

Bang. Noir.

AUTEUR

L'écriture, c'est un meurtre.

CE QUE TU M'AS LAISSÉ

CATHERINE THÉRIAULT | CHICOUTIMI

Je ne t'écrirai plus. J'en ai assez, tu vois, j'ai fini par comprendre à quel point les mots sont inutiles quand la chair est absente. Tu vas dire que je me contredis en t'en informant par écrit, tu disais toujours que j'étais une contradiction vivante, tu disais d'ailleurs que c'était un pléonasme puisque d'après toi toutes les femmes se contredisent. Tu disais aussi que tu ne partirais pas.

Valérie, tu sais, la fille du deuxième, elle m'a dit que j'étais sûrement mieux sans toi, que ça me permettait de me recentrer. Je n'ai rien répondu, j'ai fait comme toi, j'ai hoché la tête et j'ai changé de sujet. Je ne lui ai pas dit que me recentrer, ça voulait dire me replier, plonger dans mon ventre pour le trouver vide sans pouvoir le remplir.

J'ai gardé tout ce que tu m'as laissé. Assise au milieu du salon, encerclée de ces preuves de ton existence, j'ai tenté de te reconstruire grâce à elles. Tu devenais un casse-tête à assembler, mais je n'ai jamais réussi, il manquait trop de pièces. Tu te perdais dans des perles de bois sans valeur, une corde de guitare cassée, *Les mouches*, *Va savoir*, un sachet de café, un joint auquel je n'ai pas touché, un rasoir, un gant, des papiers, des dés, des disques de Tom Waits, de Billie Holiday, de Brassens, de Ferré, un chandail, troué au coude par une cigarette. Ça m'a toujours fascinée, comment tu avais pu te brûler à cet endroit, sans

doute n'était-ce pas toi qui i à ce moment, mais alors, qui? Des photos où je n'apparais pas, une contravention avec ton nom et une adresse disparue dessus. Ton savon, que je n'ai utilisé qu'une fois, je sentais l'homme, comme si on venait de s'aimer. Ça m'a fait de la peine et je n'y ai plus touché. Un briquet qui ne marche plus, un stylo, des phrases, j'ai tout gardé comme autant de symboles de ma transparence.

J'ai tout gardé, mais l'enfant, je n'ai pas pu. C'est comme ça, il y a des cadeaux trop gros pour qu'on les accepte, ce ne serait pas poli.

Ça, je n'ai pas pu te l'écrire, je pense que je t'ai écrit tous ces mots pour en venir là, à te dire ce moment où j'ai dû t'arracher à moi. Je veux te le dire cet instant parce que tu y étais sans le savoir, tu me suivais encore, de l'intérieur cette fois, jusqu'à ce que je te jette. Parce que ça se jette un enfant, c'est terrible tu ne trouves pas, ça se jette, sans réfléchir, comme un mouchoir usé.

Je dis sans réfléchir parce que si on y pense, on en est incapable, il faut fermer les yeux et penser très fort à autre chose, se convaincre qu'on a tellement mieux à faire que d'avoir un enfant. Je te le demande aujourd'hui, quand tu liras ces lignes, demain ou dans deux mois, sais-tu, toi, ce qu'on peut bien avoir de plus important à faire que de prendre un enfant dans nos bras? Si tu le sais, dis-moi, parce que je cherche depuis bientôt un an sans trouver. Alors j'écris, j'écris sans cesse pour ne plus penser, les yeux jamais rouverts.

Tu ne veux peut-être pas savoir ce qui s'est passé, sans doute as-tu déjà oublié les gestes que nous posions ensemble pour les reproduire avec une autre, je ne t'en vou-

drais pas. Je te demande juste un peu de temps pour me lire, pour faire vivre mes mots un instant avant qu'ils ne disparaissent à leur tour. Je veux te dire ma peur dans cette salle, mon désir de m'enfuir loin, jusqu'à toi. Tu n'étais pas là, j'étais toute seule et j'avais peur. C'est mon seul souvenir, l'empreinte de cette peur. Sans le comprendre, je me suis retrouvée à genoux, vomissant sur le trottoir, encore assommée par les médicaments. Je me souviens avoir du gravier dans les mains.

C'est Valérie qui est venue me relever, j'ai frappé à sa porte plutôt qu'à la nôtre et c'est très bien ainsi puisque tu n'étais pas là. Elle m'a caressé les cheveux, m'a lavé la bouche. La fumée de sa cigarette m'engourdissait, j'étais bien. J'aurais voulu dormir et me réveiller près de toi. Elle m'a murmuré qu'elle comprenait, qu'elle était passée par là, comme si c'était un rituel étrange pour parvenir de l'autre côté de la femme, du côté des anciennes idoles portant la mort dans leur ventre. Je lui ai dit qu'on était malades, que ce monde était devenu malade pour qu'on jette comme ça des enfants. Je répétais on est malades, on est toutes malades, et Valérie me disait chut, chut en me caressant les cheveux.

Alors je me suis tue, je me suis endormie et je me suis réveillée seule. Après j'ai reçu ta dernière carte postale, une photo de la Sagrada Familia avec les mots « Barcelone est géniale, distributrices à Marlboro 3 euros, pars à Madrid demain. X » Je t'ai détesté.

Dans ce X j'ai lu une fin, l'emplacement d'un trésor que tu cherchais partout, le tracé d'une route qui m'était interdite sur laquelle tu bondissais en te souciant du prix des cigarettes et pas de ce qui se passait dans mon ventre.

Nullle part dans ces mots tu n'as cherché à savoir comment j'allais. Je t'ai détesté.

Tu vois, j'ai menti, je n'ai rien gardé, j'ai tout mis dans un sac, même le manuscrit que tu te jurais de terminer un jour, j'aurais même mis les mots que tu as laissés dans ma tête si j'avais pu. J'ai tout mis dans un sac au milieu du salon pour y mettre le feu. Ça n'a pas marché. Ça a fait une fumée noire qui sentait mauvais et qui restait au sol, sans aucune flamme, c'était la preuve ultime de ton manque de chaleur. La tête a fini par me tourner et j'ai ouvert la fenêtre pour respirer, j'avais peur que les restes de toi m'empoisonnent et achèvent de m'étouffer.

Les mots sont inutiles quand la chair est absente, c'est vrai, la preuve, je ne ressens rien à t'écrire tout ça, juste une immense fatigue. Je ne t'écrirai plus. Je le faisais peut-être pour noircir les trous, pour masquer ce qui n'était plus là. Je n'ai plus rien à te dire après tout ça, je me demande même si j'ai jamais rien eu à te dire. Il n'y a rien à dire quand deux corps s'enlacent, ça marche ou ça ne marche pas, nous deux ça marchait et puis un jour tu es parti. Tu ne m'as rien laissé, que des restes abîmés, des miettes, et un enfant, que tu as glissé dans mon corps sans me dire quoi en faire. Je n'ai pas su.

JOURNAL D'UNE DÉCOUVERTE

MARIE-ÈVE BOLDUC | CHICOUTIMI

4 janvier 2000

Hier, j'ai été surpris de rencontrer un très petit cheval dans le bois derrière chez moi. Je ne vois presque jamais d'animaux l'hiver, et celui-ci n'avait pas l'air en état d'affronter cette saison, alors j'ai voulu le mettre à l'abri. J'ai laissé tomber des feuilles de laitue pour faire une piste jusqu'à l'intérieur de ma remise. Le cheval était certainement affamé car, malgré son hésitation devant le bâtiment, il s'y est engouffré pour manger le cœur de la laitue. Je suis sorti de ma cachette et j'ai fermé la porte.

J'ai appelé le zoo de ma ville pour demander s'ils n'avaient pas perdu un petit cheval. Ils m'ont dit que non. Je le nourris depuis, mais je ne sais pas trop si je dois l'appriivoiser. Je sais qu'un animal sauvage maintenu en captivité devient ensuite incapable de se débrouiller seul dans la nature. Si je l'appriivoise, je devrai le garder et m'en occuper... ou envisager sa mort.

Aujourd'hui, je suis allé l'observer. Son ventre est blanc et, étonnamment, son dos comporte quelques rayures verticales et traînées de points blancs. Il n'a qu'une touffe de poils au bout de la queue. Mais la partie de son anatomie qui me fascine le plus est son sabot, composé de trois doigts. J'ai fait des recherches sur Internet, pour trouver à quelle espèce il appartient. Sur Wikipédia, c'est en remon-

tant jusqu'à la famille – les équidés – que j'ai vu une illustration de mon petit cheval. J'ai cru m'être trompé, car il s'agissait d'un *Mesohippus*, une espèce éteinte depuis plus de trente millions d'années. Mais plus je regarde l'image, plus je suis étonné par sa ressemblance avec l'animal que j'ai découvert.

5 janvier Je viens d'appeler mon ami Denis, professeur en biologie à Montréal. C'est un vrai passionné et il a atteint une grande érudition dans son domaine. Il m'a confirmé que les *Mesohippus* sont disparus depuis des millénaires mais, devant la ressemblance entre la description que je faisais du petit cheval dans ma remise et les informations qu'il avait devant les yeux sur l'animal préhistorique dans une de ses encyclopédies, il m'a dit qu'il viendrait vérifier lui-même cette fin de semaine.

9 janvier Denis est parti ce soir, mais à regret et bien seulement parce qu'il a un cours à donner demain. Il était arrivé chez moi avec tout un bagage de livres de biologie, dont deux spécialisés en équidés et cinq en évolution. Il a insisté pour voir tout de suite le cheval. Je ne l'avais jamais vu autant émerveillé... ni l'animal autant apeuré devant les nombreuses exclamations de mon ami. Denis n'a pas pu le toucher pour en faire un examen minutieux, alors il m'a demandé d'appivoiser le cheval pour qu'il soit capable de le manipuler et m'a dit que si vraiment, nous avions découvert un *Mesohippus*, nous ferions sensation dans le domaine scientifique, même, dans le monde entier.

27 janvier Ma jument n'est pas encore totalement à l'aise lorsque je la touche, mais au moins elle ne s'enfuit plus comme avant. J'ai donc averti Denis qu'il pouvait venir vérifier notre hypothèse. Il était déjà arrivé vendredi. Par contre, c'est

seulement aujourd'hui – dimanche – que Maya l'a laissé la toucher. Ses dimensions, son ossature, ses dents et sabots, tout concordait avec les squelettes de *Mesohippus* retrouvés dans les sites archéologiques d'Amérique du Nord. Denis a pris plusieurs photos de l'animal : il est conscient que cette espèce ne vivait pas dans le même climat qu'actuellement et veut des preuves au cas où la jument décéderait avant son exposition au public. J'ai accepté de me rendre à Montréal pour montrer ce miracle au monde scientifique.

3 mars Aujourd'hui, j'ai vécu une grande injustice. Cela ne faisait même pas encore deux jours que Denis avait annoncé la date et le propos de la présentation que des soldats de l'armée sont arrivés chez moi et m'ont pris Maya ! Ils m'ont ordonné de ne parler de l'animal à personne et d'oublier ces derniers mois. Ils ont ajouté que de toute façon, personne ne croirait à mon histoire sans preuve et que je passerais pour fou. Ils ont fouillé toute la maison, mais n'ont pas trouvé ce journal dans lequel j'ai tout noté. Je l'avais accidentellement apporté, puis oublié au travail. Ce texte ne constitue pas une preuve suffisante, mais ils l'auraient quand même pris s'ils l'avaient découvert. Malgré mon insistance, ils ne m'ont donné aucune autre information. Denis ne répond pas au téléphone. Ça m'inquiète.

5 mars Je reviens de Montréal. J'ai cogné vainement chez Denis. Ses voisins m'ont dit ne pas l'avoir vu depuis cinq jours, même si sa voiture est là. J'ai cherché un moyen d'entrer et ai trouvé la porte arrière déverrouillée. La maison était dans un désordre incroyable ; tout semblait avoir été déplacé, puis remis hâtivement à sa place. J'ai trouvé mon ami dans son bureau, les yeux rivés sur l'écran noir de son ordinateur. Il était dans un état lamentable. Je lui ai expliqué ce qui m'était arrivé. Il m'a écouté sans étonnement et m'a dit avec un regard plein de tristesse : « Je ne peux

rien faire pour toi... Ils ont tout pris... La police est dans le coup aussi...» J'ai voulu qu'il donne des détails, mais il m'a ordonné de retourner chez moi. Je ne sais plus quoi faire...

15 août

Il semble qu'il y ait des choses en ce monde que les autorités refusent que nous connaissions. Pourquoi ai-je trouvé un cheval éteint depuis des millions d'années en ce début d'an 2000? Pourquoi me l'a-t-on enlevé? Deux jours après mon retour de Montréal, j'ai appris que Denis s'était suicidé. Je crois qu'il ne pouvait supporter l'idée qu'on refuse du savoir au peuple. Les mois suivants tous ces événements ont été très difficiles pour moi. J'ai passé par le déni, la paranoïa et le désespoir. C'était d'autant plus pénible que je n'osais en parler, de peur d'être considéré comme fou et d'ainsi ruiner ma carrière. Maintenant, je suis désillusionné. Nous croyons être libres. C'est faux.

LA SURPRENANTE HISTOIRE DU PRINCE
BILLY MCMASTERSON, DE LA PRINCESSE
SIMONE DE BOVARY ET, ACCESSOIREMENT,
DE LA FÉE CANNIBALE

CARL-KEVEN KORB | CHICOUTIMI

C'était bien avant qu'on transforme les forêts en déserts et que l'acier se mette à pousser dans le sable, bien avant qu'on ligote la Terre avec des téra-kilomètres de câbles électriques, bien avant l'homme sur la Lune et le sucre en poudre, bien avant la bombe A et la bombe au chlore, bien avant la paille en plastique et la découverte d'exoplanètes telluriques, bien avant l'avènement du et la découverte de et la guerre des

Etc.

C'était bien avant bien des choses. Ce n'est pas exactement clair mais on comprend que cette histoire n'a pas eu lieu la semaine dernière.

C'était bien avant, donc, et les gens étaient aussi intelligents et modernes qu'aujourd'hui – il est généralement admis que l'intelligence et la modernité ont été inventées de mémoire d'homme, mais pas du tout. Ces gens à l'intelligence moderne vivaient en un royaume négligé par les livres d'histoire, dont les limites s'étendaient jusqu'aux confins des régions polaires et s'étiraient d'est en ouest sur un millier de lieues et d'ouest en est sur un million

de lieues, car l'arpentage avait été assuré par les cartomanciens royaux à qui avait échu la cartographie du royaume par lapsus royal.

Au centre de ce royaume, sur une protubérance rocheuse, se dressait un majestueux château, et dans ledit majestueux château vivait un jeune et quand même beau prince, et dans le jeune et quand même beau prince susmentionné couvait beaucoup, beaucoup de colère – depuis des lunes, Billy McMasterson mijotait à petit feu d'artifice avec comme seules amies sa solitude et l'envie contrariée d'une femme docile.

Le prince Billy avait besoin d'une princesse.

Ça pressait.

Mais il n'en trouvait pas.

C'est qu'au royaume de l'intelligence moderne, les princesses n'étaient pas de pâles midinettes anorexiques aux traits en cire animées du seul rêve de marier le premier homme qu'elles embrasseraient. Elles n'avaient pas de belles-mères qui fomentaient leur mort, les belles-mères étant trop occupées à maudire leurs maris et à brûler des corsages. Les princesses modernes étaient contre le mariage, en quoi elles voyaient une forme de prostitution. Ça prenait plus qu'une pomme pour les droguer et se les ramener. Ça organisait des marches pour toutes sortes de droits nouveaux. Modernes, quoi.

Ça compliquait drôlement les aspirations antiques du prince Billy McMasterson.

Heureusement, il y avait la fée Cannibale.

La fée Cannibale était une géante recluse dont l'obsession morbide des points noirs avait fini par creuser dans son visage une multitude de cratères dans lesquels vivaient des nuées de pigeons. Ça la rendait pas bien discrète, et couverte de chiures. La fée Cannibale était la dernière ensorceleuse du royaume – Elle avait dévoré toutes les autres fées (la fée Cannibale était cannibale). On comprendra qu'elle haïssait les princesses. Elle haïssait les princes aussi, remarquez. Disons qu'elle haïssait en général. C'est ce que donne l'amour pris à jamais à l'intérieur.

On y reviendra.

Billy McMasterson était obsédé par une princesse en particulier, une nommée Simone de Bovary, sorte d'être hybride contradictoire foutrement compliqué qui n'était pas vraiment à sa portée, mais le Billy ne voulait rien entendre, c'est elle que j'veux, qu'il disait, aucune autre, qu'on m'amène Bovary, et l'air impérieux il y croyait, le cancre, que ça suffisait, comme si elle n'avait que ça à faire, Simone, entre ses essais, son activisme, sa névrose, ses romans et ses marches – Billy McMasterson n'avait jamais été bien raisonnable. Il avait abordé la princesse à quelques reprises sans en tirer autre chose que des bribes évasives et des prospectus du Front des femmes libérées. Ça lui avait à chaque fois fait bouillir le bas-ventre. Il ne comprenait pas. Simone de Bovary n'avait rien à voir avec les princesses promises par les contes antiques et pourtant il n'y avait plus qu'elle qui comptait.

Revenons à la fée Cannibale.

Un jour, n'en pouvant plus, le prince, enfourchant sa licorne qui n'était en fait qu'une jument dont on avait transpercé la tête d'une défense de narval et qui continuait

à vivre par orgueil, s'en alla au galop rejoindre les Monts du bout du monde, aux pieds desquels il était de notoriété publique que se trouvait le pays des fées. Il tomba sur Cannibale alors qu'elle tentait de lire l'avenir dans des entrailles de gnou, avec un succès relatif à cause des chiures de pigeon, qui brouillaient tout.

- Oyez, fée Cannibale! dit Billy, j'exige vos talents d'ensorceleuse! Je veux la princesse Simone de Bovary; faites qu'elle soit mienne, p'importe le moyen!

Cannibale considéra ce petit homme et sa drôle de pouliche à corne, qui lui arrivaient tout juste à la mi-cuisse. Je pourrais manger tout ça, qu'elle se dit d'abord, puisque je hais les princes. Mais elle n'avait pas faim alors elle décida de s'amuser autrement.

- D'accord, qu'elle fit, la Cannibale, mais pour mon incantation, j'ai besoin d'une poignée de cheveux de ta Simone, d'un de tes doigts bien juteux, et de ta semence encore chaude.

Billy tendit triomphalement à l'ogresse une pleine besace de cheveux de Simone de Bovary.

-... J'ai soudoyé sa coiffeuse.

- Bon, fit Cannibale, contrariée, maintenant le doigt et le foutre.

Le prince hésita, puis tendit une main.

- Mais le petit, d'accord?

La fée lui coupa le pouce. Elle partit alors d'un

énorme rire convulsif qui couvrit le hurlement du prince et fit s'envoler une nuée de pigeons apeurés.

- Comment voulez-vous qu'je fasse, sans pouce!?! s'indigna Billy.

- L'autre main...

- C'est pas pareil!

- Taratata!

Le prince, résigné, s'acquitta de son humiliante besogne.

- Où j'mets ça?

- Ça? Que veux-tu qu'j'en fasse, vicieux!?

Et dans un bruissement d'ailes de pigeon, la fée Cannibale repartit de son rire d'ogresse. Puis, voyant à travers ses larmes joyeuses celles, haineuses, qui montaient aux yeux du prince, la fée reprit son sérieux.

Elle creusa un trou dans la terre, y jeta les cheveux de la princesse et le pouce du prince, psalmodia des incantations en dansant et en versant toutes sortes de liquides, referma le trou, cracha dessus, et dix minutes plus tard une magnifique rose noire avait poussé.

- Voilà, dit Cannibale, tu porteras cette rose noire jusqu'au château de la princesse, et dès lors elle te sera acquise; mais attention, la rose fanée, le charme se dissipera.

- Parce que c'est pas permanent?!

Billy McMasterson toisa la fée, ses yeux s'emplissant de fumée comme la haine embrasait son lobe frontal, puis il délia sa bourse et s'enfuit en se promettant d'un jour lever une armée pour mettre en broche cette morue d'ogresse.

Le prince rejoignit au galop le château de Simone, s'empressa d'escalader le mur de la plus haute tour, rose noire entre les dents, et déboula à l'intérieur d'un appartement Art déco au centre duquel la princesse prenait son bain dans une espèce de sarcophage.

- Oyez, petite lapine, j...

- Tu m'lâches la lapine ou j'te fais bouffer par les crocodiles.

- M...

- Tais-toi et bande.

Ahuri, Billy se déshabilla, entra dans l'eau et, au sein de la princesse, naquit une seconde fois. Enfin délivré de ses obsessions, ces épuisantes tarentules. Les connaissances sexuelles et l'adresse pratique de Simone dépassaient les plus ambitieuses méthodes psychanalytiques. Mais le lendemain le malaise revint. La rose noire se fanerait, fatalement. Il fallait qu'il retrouve Cannibale avant que le charme se rompe. Simone, lisant dans ses pensées, éclata de rire.

- Billy, ta fleur, je l'ai foutue au compost. Si t'es là, c'est qu'au fond, même si t'es con, t'es pas dépourvu.

La révélation souffla le prince. Les contes antiques

avaient donc menti! Les princesses n'étaient pas des sortes de meubles sophistiqués! Étonnante découverte, se dit-il; finalement, l'émancipation moderne, c'est pas mal du tout. Plus envie d'une pucelle voilée, il avait. Alors il demanda à Simone comment on faisait pour devenir féministe et il descendit dans la rue avec elle.

La suite est moins surprenante.

Puisqu'il faut bien en parler, la fée Cannibale mourut d'une contamination par *Cryptococcus neoformans* (un machin de pigeon), la princesse Simone de Bovary devint romancière à succès et le prince Billy McMasterson transforma son château en complexe immobilier qu'il revendit avant que le marché s'effondre. L'argent rentrait, c'était pas mal. Alors ils vécurent heureux un temps et eurent un enfant dont ils se partagèrent la garde sept ans plus tard.

Fin.

LES CAFÉS ET LA VÉRITÉ

SABRINA VEILLETTE | CHICOUTIMI

J'accepte des rendez-vous avec des gars innocents qui parlent trop fort juste pour oublier l'espace minuscule que j'occupe dans ta vie. Avant que leurs voitures ne se garent dans ma cour, j'applique une couche de mascara sur mes cils. Mon téléphone portable traîne dans ma trousse à maquillage, son voyant rouge s'allume. Il vibre. Mon crayon Lise Watier tombe dans l'évier, mon cœur se pose comme un papillon sur les boutons du petit appareil. Une petite enveloppe blanche, dans le coin supérieur de l'écran, attend d'être ouverte. C'est un message de toi. Soudainement, il y a plus de brillants au fond de mes yeux que dans mon *gloss Mega Shine Juicy Pink*.

- J'ai fini le travail de narratologie, dit T. Je te l'ai envoyé sur ton courriel. Je vais avoir le temps d'aller au Pub.

Au Pub. Le pire endroit du monde pour les amies comme moi, qui tripent sur leurs amis comme toi. Un endroit rempli de filles faciles, des filles que j'imagine juste assez belles pour des gars difficiles comme toi. Des tops brillants de chez Dynamite qui contrastent trop avec mes camisoles unies de chez Ardène.

- Super, tapai-je sur le petit clavier. Merci! J'ai pas le temps de te parler, ma *date* m'attend.

Un dernier sourire dans le miroir, un sourire triste qui voulait dire «Amuse-toi bien sans moi». Je t'ai spécifié que j'avais une date, et qu'elle m'attendait, c'était une façon subtile de te dire ce que tu manquais, et surtout, de te signifier que je ne t'attendrais pas pour toujours. menteuse, ça fait trois mois que je t'attends. J'ai appliqué mon parfum et je suis sortie rapidement de la salle de bains. En fermant la porte derrière moi, j'ai barricadé ton souvenir entre les quatre murs de la petite pièce humide. Au milieu des effluves de *Nina*, de Nina Ricci. Dans la pub, une fille trop maigre et trop blonde nous promet un conte de fées éternel rempli de petites pommes sûres si on achète son parfum. Je t'ai séquestré au milieu des images de mon rêve télévisé. C'est un sortilège, une sorte de magie de fille pour me retrouver dans tes bras, au plus profond d'un verger sucré, l'été.

Le Tim Hortons est beaucoup trop lumineux. C'est l'exemple parfait d'une date poche, une date comme dans les films, où je regarde les couples autour sur la trame sonore de sa voix. Il y a plein de couples comme toi et moi, comme ceux que ma tête échafaude pendant que je dessine des fleurs dans les marges de mes notes de sémiotique, en pensant à toi.

– Ça fait que c'est ça mon emploi, dit L. En gros, je passe ma journée à embarquer des boîtes d'ailles de poulet congelées dans un camion. Toi, tu vas faire quoi quand tu vas avoir fini ton bac en Lettres?

J'ai pensé au sourire que tu vas avoir à la collation des grades, parce que tu voyais tous les possibles s'ouvrir devant toi. Puis, quelque chose a commencé à se calciner au fond de moi lorsque je me suis rappelé l'endroit où tu te trouvais. Un problème à 450 degrés Fahrenheit. Entouré

de poulettes aux cheveux badigeonnés d'une teinture blond miel.

- On y va?

«On y va», la phrase -clef, la phrase-malentendu des gars.

La voiture empruntait un drôle d'itinéraire.

- Tu vas où? C'est pas par là, chez nous...

Sa main droite se faufile vers le bas de mon dos, entre mon manteau et ma peau.

- L., non.

Un café, des rapprochements, une équation simple. Logique de gars. Aucun rapport.

Je suis descendue de la voiture et j'ai marché jusque chez moi. En face du Dollorama, je me suis gratté le nez et j'ai respiré mon parfum, qui se mêlait aux flocons qui fondaient sur mon poignet. C'était une nuit spéciale; le ciel était un peu mauve foncé et un peu tangerine. Si près du port, à quelques rues d'ici, sur une terrasse illuminée par des néons vert fluo, il y a toi et tes yeux gris. Plusieurs canettes d'Heineken vides traînent sur une table de verre. Près de tes espadrilles rôdent des escarpins brillants. Ils contrastent beaucoup trop avec tes espadrilles de *skate*. L'une d'entre elles sort du bar en s'accrochant à ton bras et j'espère que tu l'oublieras au McDonald's, avec ton vieux sachet de sauce à *Big Mac*.

Je me suis glissée dans mon lit à moitié démaquillée. J'ai pensé que tu me trouverais peut-être belle, toi, si tu finissais ta soirée couché soûl à côté de moi.

- Salut, T. C'était plate, ma soirée. Toi?

J'ai cliqué sur le bouton d'envoi et je me suis endormie avec mon cellulaire sous mon oreiller. J'ai rêvé que mon message texte te faisait sourire et que ça te rendait heureux, au milieu d'une vieille odeur de bière et d'Old Spice. Que ça te rendait bien content, que les breuvages soient trop chauds et que le gars se soit conduit comme un idiot, parce que ça te donnait ta chance à toi de prendre un café avec moi au lieu de prendre une bière avec elles.

MARELLE

CHARLOTTE MOREAU DE LA FUENTE | CHICOUTIMI

un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit-pourquoi il me regarde comme ça-neuf-dix-onze-douze-treize-quatorze-quinze-seize-dix-sept. Pause. Pause. Pause. Il me regarde toujours. J'vais fermer les yeux, peut-être qu'il ne sera plus là quand j'les rouvrirais.

Merde. Tant pis, je continue.

dix-huit-dix-neuf-vingt-vingt et un-vingt-deux-vingt-trois-vingt-quatre- je sais que j'ai l'air passablement niaiseuse à tourner en rond. en carré. Je tourne à angle droit-vingt-cinq-vingt-six-vingt-sept-vingt-huit-vingt-neuf-trente-trente et un- comme moi.

Sur mon trente-et-un. habillée, coiffée, maquillée - recrachée - détachée - trente-deux-trente-trois-trente-quatre-trente-cinq-trente-six-trente-sept-trente-huit-trente-neuf-quarante lassée.

J'erre. J'ære. Je ne sais pas pourquoi. Je vais tomber. Tourner, tourner, tourner et tomber. Me rattrape pas. Ahaha. Tu le vois pas que je danse? Je tourne en carré je t'ai dit.

Pas besoin qu'on me regarde. re-crée mon espace. T'aurais pas une craie plutôt? Un caillou. Des petits

cailloux blancs. Je sais pas. Le Petit Poucet, tu sais, quelque chose qui marque blanc au sol. Pourquoi? pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi – je peux faire douze pourquoi de toi avec mon carré.

Délimiter. Je ne veux pas qu'on puisse s'approcher. Que tu puisses t'approcher en fait. Et faire un carré autour de moi. D-É-L-I-M-I-T-E-R je t'ai dit. Tu vois, je te parle et tu ne m'écoutes pas, c'est toujours pareil avec toi.

Mon espace et ton espace. Le mien est tout petit: trois pieds, des petits pieds. Des petits pieds à terre. Un petit carré de douze pieds.

Un carré qui n'existe pas. Je marche et j'efface. Je fais barrière de moi. Effacement par création, destruction, récréation. Besoin primaire. Immédiat, perpétuel, nouveau, comme tu veux, comme tu sens. Tu peux penser ce que tu veux, je n'ai pas besoin d'aide. De ton aide.

Là c'est chez moi et là c'est chez toi. C'est totalement arbitraire, mais tu vois, je préfère choisir où c'est chez moi. Et toi? Toi tu as tout le reste – quarante et un-quarante-deux-quarante-trois-quarante-quatre-quarante-cinq-quarante-six-quarante-sept. J'ai les jambes qui flageolent. D'ailleurs je sais pas quel verbe donne ce mot mais je l'aime bien. Quoi?

Non je veux pas. Si je m'arrête je tombe je dois continuer à délimiter ma partie parce que sinon tu vas pouvoir entrer et je veux surtout pas que – quarante-huit-quarante-neuf-cinquante-cinquante et un-cinquante-

deux-cinquante-trois-cinquante-quatre-cinquante-cinq-cinquante-six-cinquante-sept- un jeu d'enfant n'est-ce pas? Je fais ça tout le temps. Tu le sais en plus. je délimite dans ma tête quand je veux pas entendre. T'entendre --- Et entre-temps ma tête est devenue goudron parce que à disposition de mes pieds.

Parce que à ma disposition. Quand je n'avais plus envie de t'entendre mes pieds ont pris le relais. Mes pieds pensent. pour moi - cinquante-huit-cinquante-neuf-soixante-soixante et un-soixante-deux-soixante-trois - rien n'est plus simple que de laisser penser mes pieds.

À petits pas de loup je laisse divaguer mes pieds. Je ne pense à rien, je me protège, je ne pense pas, surtout pas à toi, je ne sais pas quoi penser. Vidée, exténuée - jusqu'à l'os je suis fatiguée. De marcher, de courir de partir à chaque cri à chaque mot à chaque - colère. De pardonner, de recommencer de partir de courir de. non. Je ne prendrais pas ta main. J'ai déjà dit que je voulais pas.

Pourquoi? Encore un pourquoi. Elle me murmure à l'oreille. Elle veut m'empêcher de tomber mais si je tombe c'est pas grave. Tu ne comprends pas. Tu ne comprends pas que si je tombe je recommencerais demain. après-demain et le jour d'après. Toute seule sur un bout de goudron à délimiter mes pensées.

A me re-carré ma vie. Sans toit, sans toi. À la disposition du vent, des intempéries, de la neige, de la pluie, des orages, du soleil. Dehors mais vivante, libre mais protégée. Dans un carré. Un tout petit carré de quelques pieds, juste quatre lignes tracées - fines - minces - inexistantes je sais. Mais, ne t'inquiète pas, elles ne te laisseront pas

passer. Mes fantômes de lignes. Ici c'est à moi.
Je-tu-nous détruisons de l'intérieur. Trop proche trop vite
trop longtemps trop près. et tu parles, tu parles, tu parles
- soixante-quatre-soixante-cinq-soixante-six-soixante-sept-
soixante-huit-soixante-neuf-soixante-dix.

Comme une enfant --- je délimite ma vie pour la sortir
de la tienne. -soixante et onze-soixante-douze. Attention.

Je vais baisser la tête.

Attention, c'est un jeu. jacadi a dit croix de bois croix de
fer si je mens j'vais en enfer. Quand je la relève tu devras
avoir disparu -soixante-treize-soixante-quatorze-soixante-
quinze-soixante-seize-soixante-dix-sept-soixante-dix-neuf-
soixante-dix-huit-quatre-vingt.

un-deux-trois.

OPHÉLIE

ALEXANDRA TREMBLAY | CHICOUTIMI

Les feuilles rouges de l'automne tombaient autour de toi comme si tu étais le centre de toutes manifestations naturelles, au cœur d'un ouragan où toutes les teintes sanguines fleurissaient et viennent mourir sur ta peau transparente, où saillent tes veines vides, sans y laisser traces et sensations. Le froid ne gèle plus tes membres depuis longtemps. En fait, tu ne ressens plus rien depuis que tu gis dans la tourbière noire derrière chez toi où tu t'es jeté quand tu as su tes amours mortes. Tu ne te rappelas même plus quand tout ça était arrivé. Il n'existait que toi et le rouge. L'autre se rapprochait de toi. Tu reculais en un mouvement pudique plutôt qu'effrayé, oubliant que c'était la première fois que tu voyais quelqu'un ici. L'autre brise bientôt le mouvement des feuilles autour de toi et te saisit par le cou, d'une seule main, tant celui-ci est fragile. Déshabituée de te débattre, alanguie par le poids de la mort, tu te laisses traîner à l'extérieur des replis de ton esprit. Deux bras. Tu te sens soulever de ton cocon de fanges. C'est tel un animal mort qu'on t'emmène hors de la pinière qui t'a protégée du monde extérieur. L'autre qui t'a enlevé t'échappe sur le sol à plusieurs reprises en pestant contre ta peau grisâtre et poisseuse qui se déchire sous ses doigts. Chaque fois que ton visage frappe l'humus de nouveau, ta bouche entrouverte vomit un peu de l'eau souillée de ta tombe. Et c'est toujours avec douceur que l'on te ramasse, car on craint de te briser, de réduire

en une masse informe ta charogne. D'ailleurs, tu n'es plus la jeune fille fraîche qu'il avait vue dans le journal local. Personne n'avait osé repêcher ton corps alourdi de cailloux, par crainte de voir la décrépitude de ton visage, mais celui qui était venu te chercher avait trop à gagner pour fuir l'outre vide que tu étais devenue. Il y avait seulement la crainte de voir, de percevoir un pli de peur mêlé de haine, celui que devait avoir le petit chaperon rouge se rendant compte du loup travesti et de l'imminence de sa propre mort. Car oui, dans toutes les histoires de jeunes vierges enlevées, il y a invariablement un loup caché non loin. C'est la cinquième fois que tu glisses de ses mains, et c'est toujours avec un bruit mat que tu retombes, cette fois-ci sur le dos. Il est tard, il est fatigué. Autour de vous, la nature est plongée dans le silence du sommeil, sauf peut-être la lune qui observait cet homme qui te regardait en silence et ton visage figé qui l'accusait. Aidée par la semi-obscurité de la nuit, on pourrait presque oublier l'enveloppe remplie d'eau sale et de fluides nauséabonds. Les yeux de l'autre, trompés par les ténèbres ne voient maintenant plus que ton fragile cou de cygne, tes cheveux soyeux et humides, comme si on t'avait surprise à la sortie d'une douche, ta fine ossature sous ta peau délicate et tes lèvres gourmandes qui ne demandent qu'à... le goût terreux ramène vite l'intrépide à la réalité. Silence un peu gêné, personne n'est là pour le rabrouer. Et puis la curiosité l'emporte, sur comment l'eau crasseuse a pu sculpter ton corps. Il n'y a rien de malsain là-dedans, c'est comme ralentir pour regarder un accident, et puis sur internet, il se fait des choses bien plus pires que celle-là. Impuissante, prisonnière de ton corps, tu te laisses effeuiller par les mains avides. Tu te laisses toucher, tâter, évaluer du creux de la paume. Puis, dernier tabou restant, te laisses écarter les cuisses, exposant les pétales blêmes d'une fleur sauvage qui n'a pas été cueillie. Heureusement, ta vertu est sauve,

le loup hésita. Il ne fallait pas succomber à la tentation, celle-ci n'avait plus le pouvoir de partir. Sans plus se préoccuper de toi, on t'amène finalement aux abords d'une route peu achalandée, puis au lieu de ton expiation. Le Tartare prenant l'aspect d'un petit bungalow coquet d'un quartier familial. Une fois à l'intérieur, l'autre te nettoya délicatement pour éviter de déchirer ta peau spongieuse et en lambeaux à plusieurs endroits. Puis tes cheveux châtain furent eux aussi lavés. Sans trembler, il peignit finalement tes lèvres en rouge. Tu t'es demandé si le fait de te faire jouer ainsi à la poupée n'était pas seulement un désir de t'embaumer pour des secondes funérailles. Cette pensée ne dura qu'un instant. Il t'avait déposée sur un lit aux draps noirs, nue, dans une chambre à coucher où les seules décorations sont l'œuvre de Shakespeare, classée sur une étagère, ainsi que des répliques de toiles célèbres de Munch. *La Madone*, mise en évidence, te détaille froidement, insensible à ton sort.

C'est ainsi que je te vois, ma belle Ophélie : offerte à moi, assoiffée de ma vie, te désespérant de la chaleur d'un homme. Tu ne sais juste pas à quel point tu me veux. Presque autant que je t'ai désirée dès que je t'ai vue pour la première fois à la polyvalente et que tu m'as repoussé. Comme je t'ai désirée quand je t'ai vue à travers les vieillards, dans le journal du coin. Et toi, n'est-ce pas mon visage que tu as vu à travers le voile rouge des feuilles, dans l'abîme de ton âme? Ne m'as-tu point reconnu dans cet autre, dans ce loup où je me suis désincarné pour mieux savourer mon triomphe dans cette chambre? Attends. Je croyais qu'on t'avait bien séché le visage... Mais tu pleures? Shhhht! C'est fini ma belle, je vais te consoler, tu vas voir, je vais embrasser chacune de tes blessures et tu vas oublier ce Hamlet qui t'a poussé au suicide. Tu vas enfin être obligée de me voir. T'attrister de mon absence, te réjouir

que je te redonne la vie à chaque baiser, me regarder avec tout l'amour que je mérite. Me voir tel que tu le voyais. POURQUOI NE ME VOIS-TU PAS? Cesse de détourner les yeux vers *La Madone*, elle ne te sauvera pas de moi! Ça a toujours été comme ça. Même morte, tu ne voudras jamais reconnaître mon existence.

POUR T'EMPORTER

JOHANE THÉRIAULT | CHICOUTIMI

Ils se regardent comme on se regarde pour la première fois. Ils retiennent leurs larmes, leurs mots, même leurs silences. Ils connaissent chaque soupir, chaque geste et leurs deux peaux, usées à force de s'aimer, ont la mémoire de l'autre. Il voit ce corps qui a vieilli mais qui est devenu plus précieux, plus beau parce qu'il a porté leur fille. Chaque ride montre le parcours de leur vie.

Il sait qu'il n'a qu'à poser les mains sur ses hanches pour que coure un frisson le long de son échine. Elle sait qu'elle n'a qu'à l'embrasser juste à la base du cou, sur sa carotide droite et qu'il va s'enflammer.

Il pose ses mains sur les hanches de Régine. Il est nu comme au premier jour, elle ne porte que la chemise trop grande de Paul. Il respire ses cheveux pour s'imprégner de leur odeur. Il l'attire contre lui et elle sent son érection naissante. Ils dansent sur la musique de Chopin. Il ne lâche pas ses hanches, elle appuie sa tête sur ses pectoraux et le prend par le cou.

Faire l'amour une dernière fois. Comment aimer encore et jouir quand on appréhende déjà le départ? Comment profiter de l'été quand il neige dans nos cœurs? Mais comment ne pas le faire, ne serait-ce que pour emporter un peu d'elle avec lui.

Il défait les premiers boutons de la chemise trop grande pour elle, enfouit sa tête contre ses seins. Ça sent la Régine, ça sent bon comme lorsqu'on revient chez soi. Il l'emporte dans ses bras jusqu'au lit et la dépose comme on dépose un oisillon dans son nid.

Il tire doucement la chemise vers le bas en traçant un chemin de baisers jusqu'à sa vulve où il lui faut s'abreuver.

Ils s'embrassent, se caressent dans un ballet où les corps bougent, s'enlacent, se reconnaissent. Elle se penche sur lui, leurs yeux se croisent. Il ferme les siens pour ne pas voir la grande tristesse dans ceux de sa femme. Elle lui donne des bécots sur ses paupières fermées pour le consoler et elle descend le long de son cou. Elle fait glisser le bout de ses seins du cou jusqu'à la verge qu'elle prend dans sa bouche. Il est en proie à une excitation extrême, il bouge un peu mais elle demeure rivée à lui.

Sa vulve devient braises ardentes et en même temps rivière. Elle revient poser ses lèvres sur son front pour chasser les sombres pensées. Il caresse ses cheveux, l'embrasse tendrement. Il la prend alors, avec tout l'amour et le savoir cultivés depuis les 30 dernières années. Il la serre dans ses bras et leurs deux corps fous s'agitent dans une dernière danse. Il la tient comme un noyé s'accroche à un rocher. Soudain, il fait soleil, c'est le printemps, c'est aussi l'été, c'est la promesse de l'immortalité. C'est avec fougue qu'ils parviennent jusqu'au paroxysme de l'extase et tout à la fois, jusqu'au paroxysme du désespoir.

La grande vague de l'orgasme déferle, la mer se retire, il quitte déjà le port. Les mots « plus jamais » reviennent tout à coup les hanter. C'est la nuit, c'est l'hiver, c'est l'obscurité. Cependant, mieux vaut avoir aimé et perdu que de ne pas avoir aimé.

Ils demeurent enlacés, elle sur lui, ses cheveux épars dans son cou. Rester sans bouger, sans parler, ne pas réveiller le chagrin. Il rabat les couvertures sur eux, il faut dormir un peu.

Si je ne peux pas revenir, je t'attendrai là où je serai. Si, après la mort, il n'y avait pas d'autre monde, pour toi, je l'inventerai.

REVENIR SANS CESSÉ

YVAN GIGUÈRE | SAGUENAY

En perte de repères, au Nord du désarroi
le temps m'avale, me stagne et m'enracine
dans la foulée de mes faux moments d'être
loin de l'exactitude de tes yeux boréals.

Le jour fixe sa noirceur, me guide sur sa dérouté
me déporte du pays, lumière de mes nuits
terre abondante du toucher de nos doigts
là où la matière nous désire perpétuelle.

La nuit rêvée à nul autre lieu que ta peau
me revient incessante, chaude prémisse
de tout mon essentiel élan me porte
loin du souffle défunt du monde ambiant.

Revenir à cette lente réminiscence
des mouvances simples du jouir unifiant,
comme si ce geste de notre ultime rencontre
nous avait légué ses élans éternels.

Nos ardeurs acquises au fil des nuits
sous la voûte céleste, reconnaître le lieu
deux lierres enlacés sur une même cime
dans les motifs premiers de nos liens.

Revenir! Revenir à nous sans cesse
pour que perdurent la ferveur le feu
braises originelles en la pureté de l'axe
du premier regard, du premier toucher.

TOMBEAUX DE L'ÉTERNITÉ MATERNELLE

MYRIAM SIMARD | CHICOUTIMI

Hugo en répétition

Un bébé, pistolet à la main, regard impassible sur visage stoïque, minuscule être vivant dans le silence mortel de l'ancre d'un bourreau sanguinaire, abandonné, seul, face à lui-même, ignore son reflet brouillé dans les milliers de miroirs abîmés du carrelage froid d'une cuisine. Un canard de plastique flotte, à quelques mètres de là, tel un compagnon de bain joyeux, jaune sur marée de sang de provenance inconnue. L'animal artificiel tente de se frayer un chemin entre les débris de chairs humaines tuméfiées, restes putréfiés d'une vie enlevée en faveur d'une éternité libérée, libérée des bings, des bangs, des poufs, des claques, des baffes, des gifles, des coups, des poings, des coups de poing au pied levé. Un, deux, trois, quatre, au visage, cinq six, sept, huit, au ventre, neuf, dix, onze, douze aux reins. Images de torture, photographies de cruauté. Une chevelure auréolée d'hémoglobine, apeurée, émerge des eaux sanguines vectrices d'un flot incessant de fragments de jouets, couleurs vives obsolètes, mélangés aux déchets insalubres des sacs à ordures éventrés par la colère du monstre inanimé. Des fluides corporels non identifiés et des tissus musculaires déchirés, défigurent d'un rictus pétrifié la pulpe d'une bouche enflée d'un coup droit fortement asséné, coulent le long d'un cou difficile à délimiter bien qu'il semble gracile, dégoulinent le long de formes confuses

mais étrangement féminines, terminent sa course par une plongée dans les profondeurs sous-marines d'une mer Rouge gracieuseté de la maisonnée. L'inconnue retrouve, à l'aveugle, la chaleur réconfortante de la douce peau au parfum de talc de son bambin, lance, de toutes ses forces restantes, l'arme du crime qui raye le précieux bois d'une table en chêne et entoure, de ses bras protecteurs, le corps, crispé par la peur, de son petit sauveur. Elle demeure immobile durant une courte période de temps qui paraît pourtant interminable, perdue dans les méandres de son esprit, de sa mémoire, qui ne cesse de lui envoyer, telles mille et une décharges d'une électricité fulgurante, des *flash-back* d'une horreur si inimaginable qu'elle en est presque irréaliste. Elle revoit les coups de ceinture portés au dos d'une jeune fille nue et la tête de celle-ci se fracasser violemment contre le bord d'une baignoire, réentend les cris de haine et de rage s'échapper sans retenue du plus profond de ses entrailles maternelles, retire la balle fatidique en plein centre du front ravagé par la tourmente malgré l'inexpérience, relaisse tomber au sol le fusil, regarde à nouveau le même se sauver avec ce qu'il pense être un nouveau joujou, de peur de se le faire enlever, ravale le sang et la matière grise provenant de la tête explosée et referme les yeux pour ne pas relire, au fond de l'âme de la fillette tant aimée, la souffrance et la douleur, empruntes inhumaines de l'approche de la mort. Elle se berce finalement, d'avant en arrière, traversée d'énormes frissons incontrôlables, tout en tenant fermement contre son cœur, l'enfant auquel elle murmure inlassablement, de sa voix tremblante, ces magnifiques mots d'Hugo : « La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime », « La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime », « La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime », « La vie n'est qu'une... ».

BRISURE
CASSURE
DÉCHIRURE

Un homme, yeux injectés de sang, esprit embrouillé par une fatigue lancinante, perçoit les notes graves mais floues d'une phrase annonçant la dispersion fatale de son univers. La vengeance envahit alors les moindres parcelles de son anatomie et détracte son jugement qui le pousse, avec sa force, à empoigner fermement sa fillette bien-aimée afin de lui administrer une correction non méritée. Durant ce temps, une femme, rage intense au creux du ventre, oreilles sourdes aux coups brutaux du cuir lustré de la ceinture d'un tortionnaire sur la peau de l'exquise jeunesse, examine l'œil meurtrier qui la scrute dans le sombre éclat du revolver vacillant dans sa moite paume. Elle voit la victime, sa princesse, ensanglantée dans sa nudité interdite, défaillir sous tant de blessures morales et physiques, impossibles à supporter pour une si frêle constitution, et se heurter le crâne avec force contre le rebord d'une baignoire de fonte, dernier appel avant la mort. Un coup de feu est tiré. Une cervelle éclate et les morceaux qui la constituent, telles les reliques d'un ballon crevé, virevoltent dans l'air lourd d'une salle de bain éblouissante de lumières avant de se déposer funestement sur la statue meurtrie de la criminelle apprentie. Aux pieds de la femme de marbre, un poupon pleure des larmes de sang. Ses menottes s'accrochent à un nouvel item d'amusement, un calibre 22 malencontreusement échappé par sa maman. Attristé à l'idée de se laisser déposséder de sa trouvaille, il se laisse porter jusqu'à la cuisine par le courant du sérum de vie, écoulé des cadavres qui gisent au plancher désinfecté du tombeau de leur éternité.

Hugo en perdition

Canard en plastique, leurre utilisé à la chasse aux canards, échappé des mains des bambins au bord de la rivière à l'apparence calme. Wapishish, tu as entraîné nos enfants dans tes eaux et tu t'es déchaînée. Toujours plus fort, ton courant. Et nos petits garçons, en mauvaise position, appelaient, de leurs grands regards apeurés, leurs papas, défigurés par l'effroi, momentanément enracinés au vaseux du sol. Tous deux plongèrent dans les abysses d'un gouffre marin prêt à les conduire tout droit à leur perte. Et nous, mères hantées par d'extrêmes inquiétudes, ne pouvions que fermer les yeux devant tant d'angoisse et d'impuissance. Après quelques dizaines de secondes qui me parurent une éternité, je sentis, à mes côtés, la présence de mon fils transi de froid. *Huit ans et toujours en vie; merci Dieu du Ciel!* Son cousin – *seulement six ans, mon Dieu!* – et son oncle étaient toujours aux prises avec le déchaînement de l'égoïste étendue d'eau, force ingrate de la nature, qui ne semblait point vouloir les laisser s'en sortir vivants. Et mon conjoint qui replonge et plouf, ma belle-sœur et mère-enfant abandonnés, seuls sur la plage – terre de la sécurité. Ils n'y arrivèrent pas. Les flots les déportaient au loin. Ne bouge pas, amour. Le vêtement de flottaison individuel, je l'ai mis. Et en moins d'une minute, j'ai dû combattre la houle des terribles pensées qui accompagnait mon invivable dilemme... J'étais maintenant tout près d'eux. J'entendis mon homme me crier, dans un dernier souffle: « L'enfant, chérie, prend l'enf... » Et il disparut. Je traînai, de toutes mes forces restantes, le petit corps, recroquevillé aux creux de mes bras, de l'enfant dont le regard, bien qu'inanimé, semblait me remercier. Et de retour sur la terre ferme je le berçai, en lui murmurant à l'oreille ces magnifiques mots d'Hugo: « La vie n'est qu'une longue perte de tout ce qu'on aime. »

Conception et réalisation
Christiane Perron et Michelle Côté | Morency
avril 2013